

LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

SOMMAIRE

		Page
MAHMOUD TEYMOUR.....	Notre ami le Parasite Littéraire	1
JULIEN BENDA	Du Rationalisme Etroit	8
ALI AHMED BAKATHIR	La Tragédie d'Oedipe	15
PIERRE EMMANUEL.....	La leçon de Chamfort	36
RENÉ SUDRE	La Suspension permanente de la Vie	40
ENRICO TERNI.....	Negligeables Vétilles	45

LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS

PIERRE DESCAVES	Les "Mesures" de Marcel Jouhan- deau.....	67
J. ERNEST-CHARLES	Autour du Naturalisme Français.....	71
PIERRE EMMANUEL.....	Deux Collections de Poésie.....	74

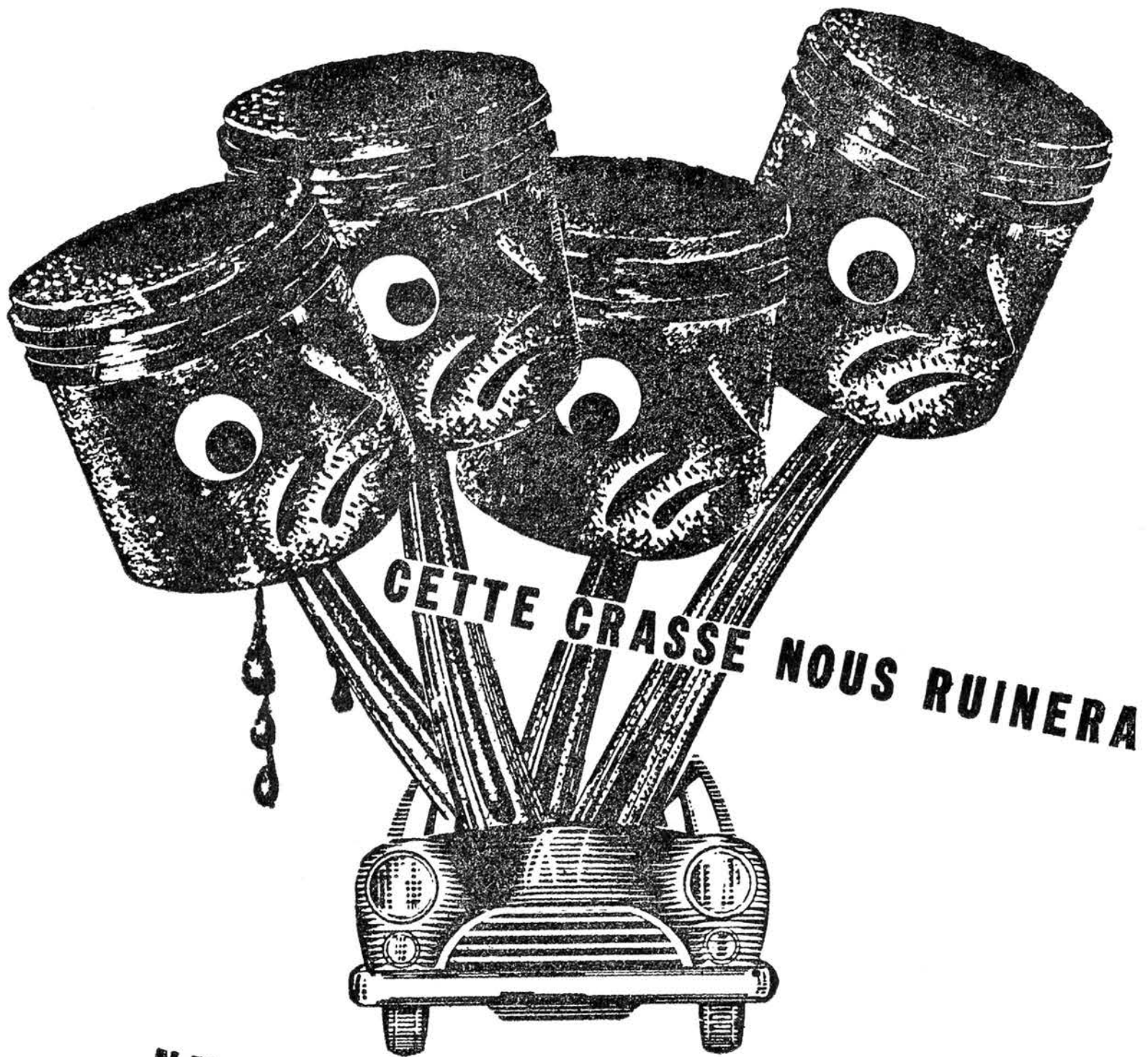
LES ARTS - LA MUSIQUE

RENÉ DUMESNIL.....	Reflexions sur le mystère musical et le rôle de la critique.....	79
--------------------	---	----

rdc

ÉGYPTE : 18 PIASTRES

IMPRIMERIE R. SCHINDLER — LE CAIRE



NETTOYEZ ET PROTEGEZ-NOUS AVEC

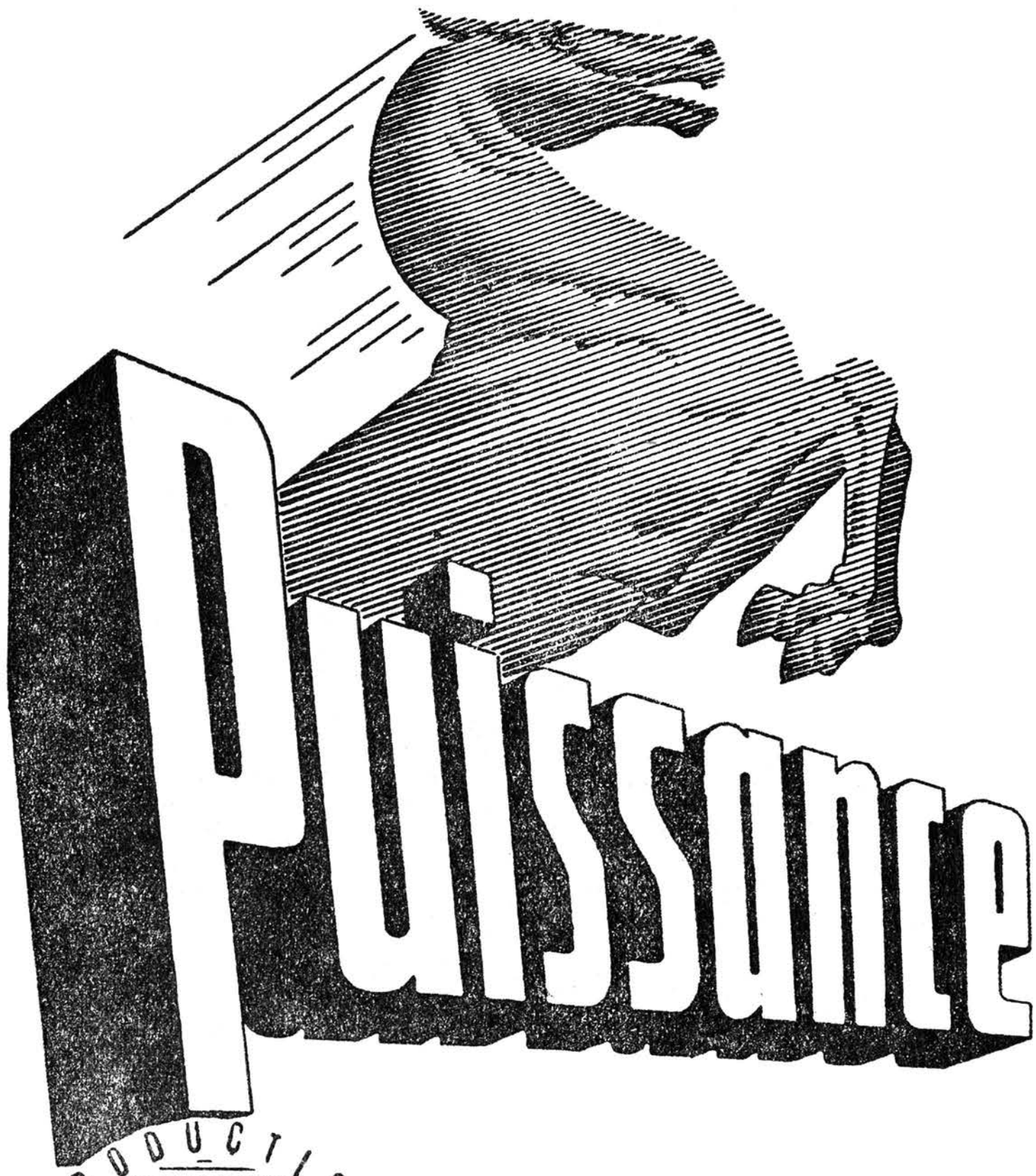
Shell X-100 Motor Oil est une huile "DETERGENTE". Ceci veut dire qu'elle contient des additifs détersifs et dispersifs, lesquels entraînent les dépôts dangereux et empêchent leur formation sur les parties mobiles.

Ces déchets - produits de la combustion - sont dispersés dans l'huile, si vous utilisez Shell X-100 Motor Oil. Ils sont tenus en suspension dans l'huile sous forme de fines particules inoffensives. L'une des plus importantes causes d'usure est ainsi évitée. Shell X-100 Motor Oil peut se mélanger à n'importe quelle autre huile lubrifiante se trouvant déjà dans le carter, mais, pour obtenir plus rapidement les meilleurs résultats, VIDANGEZ, RINCEZ, et RE-FAITES LE PLEIN avec Shell X-100 Motor Oil.

SHELL
X-100
MOTOR OIL

DETERGENCE • STABILITE • PROTECTION

R. C 941



Geugeot 203



CONCESSIONNAIRES: G. PAVID & C° - RUE ELFI BEY

BANQUE DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME

AU CAPITAL de 1.275.000.000 FRANCS

SIÈGE SOCIAL : 96, Bd. HAUSSMANN PARIS (8e)

Succursales et Agences :

BORDEAUX, MARSEILLE

LONDRES

INDOCHINE, CHINE, HONGKONG

TOKYO, SINGAPOUR, BANGKOK, PONDICHERY

PAPETE, NOUMEA

SAN FRANCISCO

DJEDDAH, DHAHRAN (Arabie Séoudite)

HODEIDAH (Yemen)

DJIBOUTI (Côte Française des Somalis)

ADDIS ABEBA, DIRE DAOUA (Ethiopie)

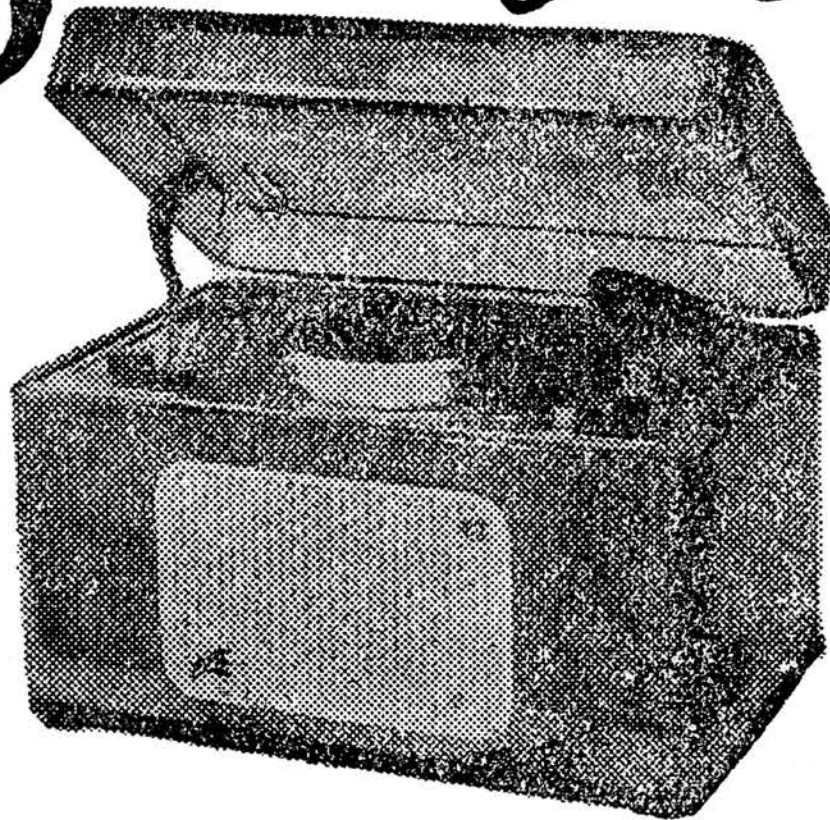
BANQUE D'INDOCHINE (South Africa) Ltd.
Johannesburg,

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

CORRESPONDANTS DANS LE MONDE ENTIER

ENREGISTREMENT MAGNETIQUE SUR FIL
JOINT L'UTILE A L'AGREABLE
APPAREIL IDEAL POUR DICTER VOTRE COURRIER
ET POUR VOS SOIREES DANSANTES

LE *Sonofil*



R.C. 3518

Une fabrication
de la DIVISION "ELECTRONIQUE"

des ATELIERS DE CONSTRUCTIONS
ELECTRIQUES DE CHARLEROI

SOCIETE ANONYME



TEL 59816

40, Rue Falaki - Le Caire

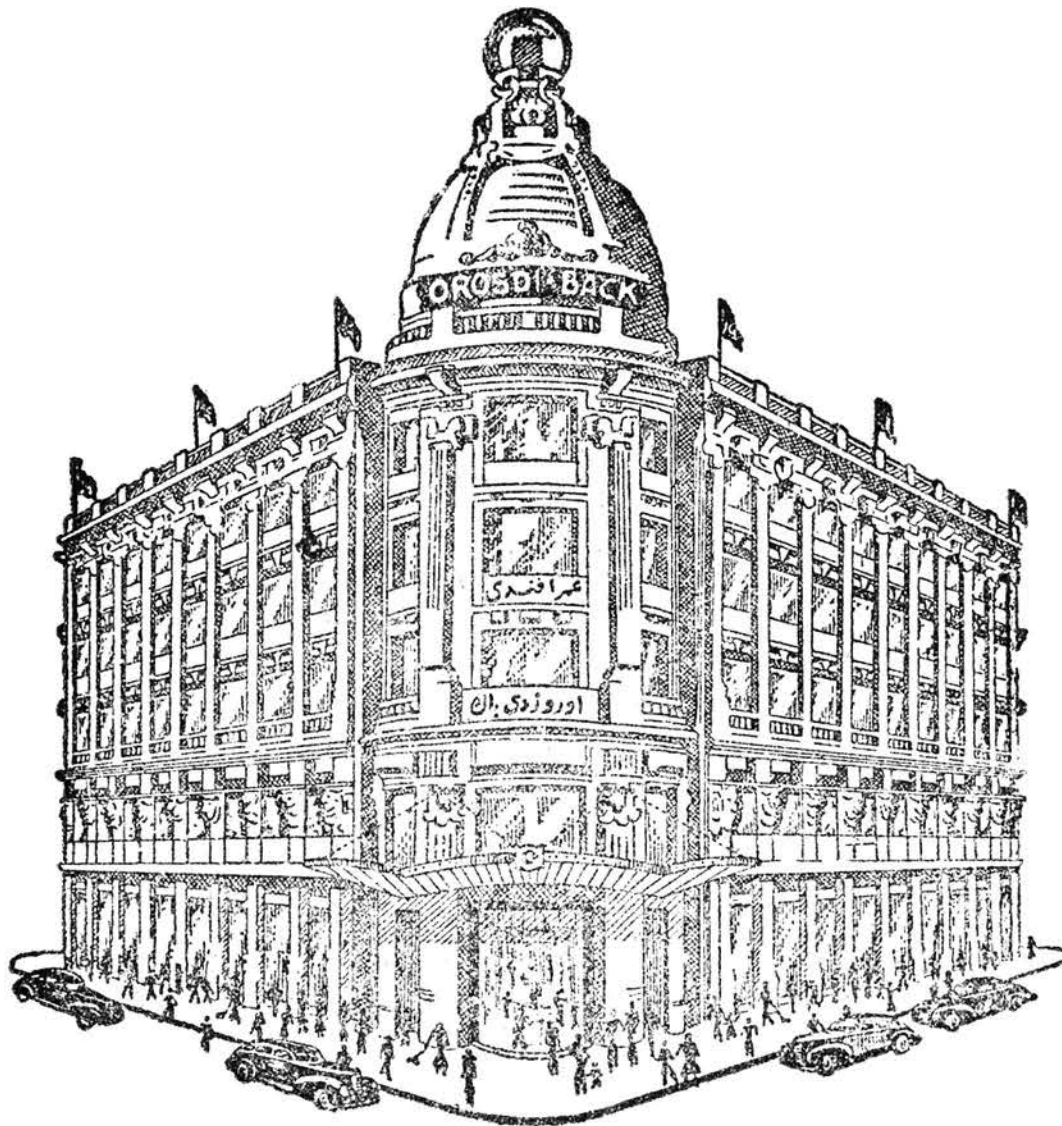
• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

NOUVEAUTÉS

D' HIVER

AUX
ÉTABLISSEMENTS



• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID

“AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

L.E. 6.200.000

Total des Réserves

L.E. 1.145.000

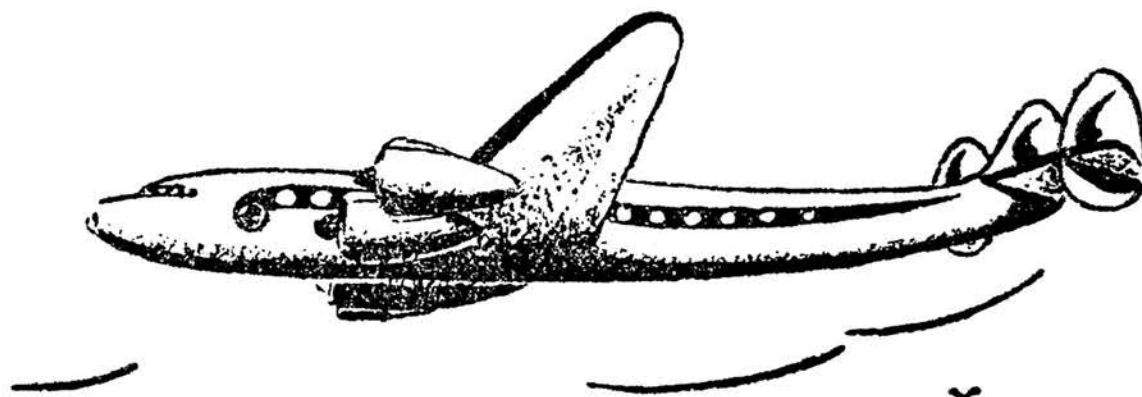
TOUTES ASSURANCES

**VIE — ACCIDENTS — INCENDIE
AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

Quiétude et Sécurité par les Polices

“AL CHARK”

Quand vos affaires vous appellent



Si vous gagnez un temps considérable dans vos déplacements vous pourrez être sur place pour vos affaires et c'est tellement plus sûr. Surtout vous pourrez en traiter d'avantage et augmenter ainsi vos bénéfices. N'hésitez pas.

AIR FRANCE

Le Caire: Midan Soliman Pacna Tél. 79915
Agence : Imm. Shepherd's Tél. 45670
Alexandrie : 3, rue Fouad 1er Tél. 20941
AINSI QUE TOUTE AGENCE RECONNUE

LA REVUE DU CAIRE

FONDÉE EN 1938
VOL. XXVI No. 135

DÉCEMBRE 1950

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

Notre Ami le Parasite Littéraire

La discussion s'était ranimée à propos du journaliste à succès dans le siècle où nous vivons...

Que doit-il être?

Quelles sont les aptitudes qui contribuent le mieux à lui assurer réussite et renommée?

Les avis avaient été si partagés qu'on ne put aboutir à une conclusion décisive.

Voilà pourquoi j'écrivis à mon ami Azzouz. C'est à lui que je m'adresse chaque fois que je veux avoir un avis motivé sur un problème épineux ou une question délicate... Cette fois encore, mon ami fut loin de me décevoir. En effet, je recevais peu après l'épître suivante que je ne reproduis pas sans proclamer au préalable: "que Dieu me fasse profiter de sa science et me dégage de la responsabilité de son opinion!"(1).

La voici *in extenso*:

"Voici, honorable interrogateur, ma réponse à la question que tu m'as posée.

"Je commence par te remercier de m'avoir choisi pour remplir cette tâche. Fausse modestie à part, ton choix ne pouvait être plus heureux. Qui d'autre aurait été aussi expert en la matière que moi, fils de la presse, nourri de son lait et ayant goûté toute la douceur et toute l'amertume qu'elle peut procurer?

(1) C'est bien aussi l'attitude de la rédaction !

“Mais avant d’entrer dans le vif du sujet, je désire attirer ton attention sur un point: c’est que je me limiterai à parler du journaliste répondant aux nécessités de l’existence moderne.

“Quant au journaliste idéal, au modèle que se forment les esprits non-évolués et qu’exige la logique transcendante, je le laisserai de côté... Pour la bien simple raison qu’une telle personnalité n’aurait plus aucune chance de prospérer.

“Un coup d’oeil jeté sur la société contemporaine démontre à suffisance que les principes directeurs de la vie sous toutes ses formes se sont modifiés de fond en comble... Il serait téméraire de se prononcer aujourd’hui sur cette transformation, d’affirmer que nous sommes dans la bonne voie ou sur le chemin de l’erreur.

“Subissant l’influence du milieu, la presse n’est en somme qu’un miroir où se reflètent les tendances et les passions de la société en devenir, l’image mouvante du siècle.

“Incontestablement, le reportage constitue l’épine dorsale de la presse moderne. Tout journal abonde en comptes rendus pittoresques, accompagnés de commentaires express sur les événements quotidiens; il doit s’assurer la primeur des nouvelles sensationnelles et des idées paradoxales en veillant à les présenter de façon attrayante... Tels sont les facteurs les plus susceptibles de faire monter le tirage d’un quotidien.

“Le talent du journaliste moderne réside donc dans l’art de dépister les sujets d’un bon reportage, d’en dévoiler les détails de nature à pimenter l’intérêt et à assouvir la curiosité.

“Si vous voulez décrire le journaliste à la page, le journaliste digne de son siècle, vous ne saurez mieux faire que de le baptiser: parasite lit-

téraire. Oui, il faut qu'en faisant son métier il satisfasse cette tendance au parasitisme innée en l'homme.

“Or, un parasite ne peut déployer ses capacités et accomplir son destin qu'à la condition de jouir d'un appétit féroce et d'un estomac solide qui lui permettent de faire honneur à tout moment à une table bien garnie et de goûter sans discernement ni répugnance à tous les mets.

“Il en va de même de notre journaliste, type parfait du parasite littéraire. Aussi doit-il être accommodant et habile, posséder de la présence d'esprit, des vues larges et des nerfs d'acier; fréquenter tous les milieux sans dédaigner les plus humbles ni se laisser intimider par les plus élevés.

“Dès la pointe du jour, vous le verrez se glisser en quête de quelque drame nocturne au milieu d'un groupe de policiers.

“Sa faim de nouvelles à peine assouvie, vous le retrouverez à l'autre bout de la ville prenant part à une cérémonie officielle: pose de la première pierre d'un édifice public, dévoilement d'une statue, etc. etc.. Là, mêlé aux majestueux dignitaires et aux grands fonctionnaires, il se tient à l'affût. Sa proie saisie, il ne la lâchera qu'une fois vidée de sa substance qu'il aura gloutonnement absorbée.

“L'appétit simplement excité, il gagnera alors la plus proche cabine téléphonique... De là, il jette son dévolu sur des gens paisibles, afin de s'assurer un nouveau repas riche en mets succulents: informations et sujets de brûlante actualité.

“Notre ami le parasite demeure longtemps penché sur le malheureux appareil au risque de le détraquer. Et quand il s'en éloigne, il souhaite déjà que le sort lui réserve dans l'après-midi un enterrement notoire. Car les cortèges funèbres

constituent pour le chasseur de nouvelles une merveilleuse occasion de faire parler les personnalités.

“A peine en a-t-il fini avec les funérailles qu’il lui faut enfiler son frac pour courir à une soirée mondaine. Il ne cessera de circuler à travers les salons que lorsqu’il aura porté le coup de grâce à quelque victime placée sur son chemin par le sort. Puis il s’esquivera à l’anglaise en ruminant les informations recueillies.

“Peut-être une heure plus tard, une valise à la main, se rend-il à la gare, où il prendra un train qui le déposera à l’aube dans un village où vien. de se dérouler quelque évènement sensationnel. Il y apaisera sa faim de nouvelles grâce au pain quotidien que le Tout-Puissant lui prodigue !

“Le parasitisme littéraire et rien d’autre : telle est, aujourd’hui, la pierre angulaire du talent journalistique.

“Pour se développer et donner ses meilleurs fruits, cet agréable parasitisme exige certains éléments.

“Je ne saurais être taxé d’exagération en disant qu’en première ligne vient la ténacité dans l’investigation.

“Mais le journaliste de talent doit métamorphoser cette détestable qualité de telle sorte qu’elle lui permette de parvenir à ses fins sans provoquer le moindre ressentiment de la part de ses victimes.

“Mieux il sera capable d’user de ce procédé, mieux il réussira où et quand il voudra.

“Autre élément indispensable au journaliste : l’art de changer de couleur comme un caméléon, de se mettre au diapason du milieu, de s’adapter aux circonstances.

“Pénètre-t-il dans la résidence d’un chef religieux? Il s’avance, austère et grave, en égrenant son chapelet et en murmurant des prières et des invocations. Puis il se faufile, avec des agilités de mangouste et des ruses de renard, jusqu’à ce qu’il obtienne du pontife quelques mots de simple courtoisie. Ces quelques mots, notre homme les malaxera si bien qu’il en tirera une importante déclaration sur un sujet scabreux que n’oseraient aborder les esprits les plus libres.

“En la compagnie du leader d’un parti, le journaliste s’en proclame le partisan indéfectible. Il brûle d’enthousiasme pour ses principes et se pose en farouche défenseur de la réputation de son chef. Mais des bribes de phrases qu’il arrache en même temps à ce dernier, il fabriquera une bombe spirituelle qui, lancée dans l’arène politique, provoquera une funeste commotion.

“Débordant de flatterie envers les autorités, le parasite littéraire, à force de supplication, finit par obtenir le droit de pénétrer dans telle institution florissante dont il a chanté par avance les louanges. Mais à peine l’a-t-il visitée, son oeil de lynx aux aguets, que le démon du reportage lui inspire un article sensationnel, et voilà l’institution en proie aux racontars et aux commérages....

“Quand un feu se déclare dans un domaine de la vie publique, politique, sociale ou autre, qu’au milieu des flammes pétillantes, leaders et hommes d’Etats échangent des propos violents et des insinuations diffamatoires, si vous examinez attentivement les lieux de cet incendie qu’y découvrirez-vous?... Infailliblement un journaliste adroit, le brandon de discorde encore au poing, qui se défile comme un rat vers son trou pour s’y terrer en sécurité!

“Quelles qualités sont requises de notre ami le journaliste moderne,— je veux dire le parasite littéraire—pour que s’ouvrent devant lui les portes et que lui sourient les visages ? D’abord, il doit être distingué, tiré à quatre épingles, de physionomie avenante. Puis il lui faut posséder l’expérience du monde, en connaître à fond les dessous : passions et intérêts qui régissent les rapports des individus et des familles. Il pourra alors diriger la conversation en connaissance de cause, flatter ses interlocuteurs en racontant à chacun ce qu’il a envie d’entendre et s’attirer ainsi la bienveillance générale. On sera de la sorte enclin à lui avouer les secrets les plus cachés, à lui révéler les informations les plus confidentielles... C’est pourquoi il n’assiste jamais à une réception sans en emporter de quoi alimenter royalement sa “copie” des jours suivants.

Ami questionneur,

“Garde-toi bien de croire que ces qualités soient à la portée du premier venu. Que ton indolence surtout ne t’incite pas à les juger selon la norme des moralistes non-évolués, qui pensent et philosophent dans leur isolement, loin des réalités de la vie....

“Sache que ce parasitisme littéraire non seulement exige un dur apprentissage mais encore qu’il est l’apanage de ceux qui en ont le don. Il faut joindre une intelligence hors ligne à une vaste culture embrassant les principaux domaines de notre vie, intellectuelle et sociale.

“Quiconque veut se lancer dans la presse, doit se demander s’il a les qualités voulues pour pratiquer le parasitisme littéraire.

“Si, en toute conscience, la réponse est négative, qu’il se choisisse alors une toute autre carrière, une carrière plus adaptée à sa nature.

“Par contre, s’il découvre en lui ce merveilleux talent, avec tous les adjuvants qu’il comporte, rien ne l’empêche de s’élancer dans l’arène, plein de confiance et d’espoir!

Bien à toi,
Azzouz”

Telle est la lettre de l’ami dont j’avais demandé l’avis. Je ne puis que confirmer son opinion, car il jouit à mes yeux d’une considération qui me dispense de tout commentaire.

MAHMOUD TEYMOUR



DU RATIONALISME

Beaucoup de mes lecteurs connaissent la campagne menée en France depuis une cinquantaine d'années par les plus grands noms de la philosophie — Bergson, Boutroux, Le Roy, Blondel — contre le rationalisme "étroit".

Cette campagne se traduit, entre autres formes, par le procès de la raison "raide" au nom de la raison "souple" ou encore au nom de la raison "fluide". C'est ainsi qu'un de ses leaders, M. Bachelard, professeur en Sorbonne, prononce que, lorsque le "sur-rationalisme", qu'il vient de décrire, aura trouvé sa doctrine, "il pourra être mis en rapport avec le sur-réalisme, car la sensibilité et la raison seront rendues l'une et l'autre à leur fluidité (1)". Est-il besoin de dire que le rationalisme est raide — "étroit" — ou qu'il n'est pas; on n'a pas encore vu un raisonnement fluide. Il suffit d'ailleurs de remplacer le péjoratif *raide* par *rigoureux* pour que tout le monde en tombe d'accord. Quand Bergson invite l'esprit à épouser l'"incessante mouvance des choses", et à ignorer toute position identique à elle-même, si peu de temps durât-elle, il ne procède pas, comme il le prétend, à un "assouplissement" du rationalisme, il en prêche l'entière négation. La thèse est d'ailleurs soutenue en toute netteté par un littéraire, mais que les philosophes tiennent pour un de leurs mandataires puisqu'ils lui confèrent la présidence de la séance commémorative du tricentenaire

(1) Cité par P. Eluard, *Donner à voir*, p. 119.

du *Discours de la Méthode*: “Le propre de l’esprit, déclare Valéry, c’est le refus indéfini d’être quoi que ce soit”. On se demande ce qu’un Einstein ou un Louis de Broglie, dont on m’accordera qu’ils sont assez bien des officiers de l’esprit, auraient donné si leur esprit avait refusé d’être indéfiniment quoi que ce soit. Les savants, ne fût-ce que par leur exemple, sont loin d’homologuer les vues de tel philosophe ou dit tel, sur l’esprit scientifique.

*
* *

La raison, disons-nous, est raide ou elle n’est pas. Cela ne signifie nullement comme l’affirment les dénonciateurs de son “étroitesse”, qu’elle soit essentiellement simplificatrice, essentiellement fermée aux nuances, qu’elle ne connaisse (Bachelard) que les “puériles rationalisations du clair”. La science moderne distingue, dans l’ancienne idée globale d’électricité, les idées d’électricité positive et d’électricité négative, conçues non plus comme la même réalité chargée de signe, mais comme deux réalités différentes (1) ; elle disjoint, dans l’idée globale de masse, les idées de quantité de matière, de capacité d’impulsion, de quotient de la force par l’accélération, de coefficient de la loi d’attraction universelle, l’idée de chacune de ces nuances étant une idée fort nette, aux contours fort bien arrêtés — raides — et qui n’a rien de fluide. Le procès du rationalisme, parce qu’il serait grossièrement simpliste et refuserait de s’adapter à la complexité du réel est de jour en jour plus intenable. Le rationalisme, avec son exigence fondamentale de précision, est essentiellement discriminatoire. C’est, au contraire, le sentiment qui, avec son “amour”, confond tout.

(1) L. de Broglie, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1936.

Dénonçons à ce propos une confusion constante chez les exterminateurs de la clarté (Mallarmé, Gide, André Breton): clarté, décrètent-ils, égale simplification. Rien n'est plus faux, les notions de la mathématique supérieure, les fonctions hyperelliptiques, les fonctions fuschiennes, les nombres idéaux, sont des notions très claires, si clair veut dire intelligible. Elles ne sont rien moins que simples. Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage.

*
* *

Le réquisitoire contre l'“étroitesse” du rationalisme consiste encore à lui imputer de ne tenir compte, parmi les phénomènes psychiques, que de ceux qui ressortissent à la raison, d'ignorer ceux qui n'en relèvent point et y sont peut-être les plus importants. Faut-il rappeler qu'on ne compte plus les travaux d'intransigeants rationalistes — Henri Piéron, Pierre Janet, Jean Piaget — qui traitent expressément du délire, de l'hypnose, du rêve, du demi-sommeil, de l'inconscient et autres états irrationnels, alors que tout le monde veut qu'ils restent inexplicables, “occultes”, “mystérieux”.

Enfin, le rationalisme est qualifié d'étroit et malmené en conséquence, parce qu'il refuse de s'occuper des problèmes métaphysiques — l'origine de l'Être, la cause des choses, la destinée humaine —, problèmes insolubles par définition, sur lesquels l'humanité n'a pas avancé d'un pas depuis trois mille ans qu'elle s'y applique, mais dont toute une catégorie d'humains estime qu'ils sont les seuls qui méritent l'attention.

Si les pourfendeurs du rationalisme “étroit” étaient sincères, ils conviendraient qu'ils repoussent tout rationalisme, étroit ou non étroit, de Poincaré comme de M. Homais, du seul fait qu'il ne sait que la raison. Mais le mot continue d'imposer aux foules

et l'on entend ne point se priver de son prestige. Une fois de plus l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

II

Dans un ouvrage nouvellement paru (1), je m'élève contre un véritable article de foi du monde moderne, à savoir que "tout est dans le devenir"; je m'emploie à établir que, sur le plan scientifique, moral, voire esthétique il existe dans l'esprit humain certains éléments — des "constantes" — qui derrière l'infinie variété de leurs manifestations, demeurent identiques à eux-mêmes depuis que nous connaissons l'Homme, semblables au fait, pour le corps humain, d'avoir des bras et des jambes. Dans l'ordre scientifique, par exemple je montre, par maintes citations de Langevin, d'Einstein, de Planck, de Louis de Broglie, que le principe de causalité, le déterminisme et tout généralement les principes rationnels, s'ils connaissent avec la physique moderne une complexité toute nouvelle dans leur application, restent intacts dans leur nature. Ma thèse est que tout, dans l'esprit humain, n'est pas "dynamique", mais qu'il y existe du statique.

On pouvait prévoir la risposte de nos mobilistes. "Nous avons voulu, clament-ils, réagir contre ces ossifiés, ces sclérosés, qui s'insurgent par principe

(1) "De quelques constantes de l'esprit humain", critique du mobilisme contemporain : Bergson, Brunchvicg, Boutroux, Le Roy, Bachelard, Rougier, par Julien Benda, Gallimard, 1950.

contre toute idée neuve et avec lesquels la science en serait encore à l'âge des cavernes".

On peut dire qu'en face de la nécessité pour la science d'abandonner une position pour une autre sur l'ordre de l'expérience, il est deux sortes d'esprits: les uns se précipitent comme pris de panique sur l'idée nouvelle, ils montrent une sorte de frénésie à coller sur l'ancienne l'étiquette "périmé" pour la jeter dans le caveau où dorment les dieux morts; les autres accueillent la nouvelle venue avec circonspection voire méfiance, et défendent leurs anciennes amours aussi longtemps qu'ils peuvent.

Ne nous le cachons pas ; ces sages ont fait souvent beaucoup de mal à la science. Par exemple quand au XVII^{ème} siècle, ils retardèrent pour plus de cent ans, l'acceptation de la découverte de Harvey quand à la circulation du sang; au XVIII^{ème} celle de Spallanzani contre la thèse de la génération spontanée; tout près de nous quand, avec Sainte-Claire Deville et Berthelot, ils empêchèrent pendant quarante ans l'enseignement de la théorie atomique ; plus près encore, quand avec Mach et Ostwald ils jetèrent leur veto sur la théorie des quanta. Mais, en revanche, que de services ils lui ont rendus! Ici, en maintenant, contre les idées brandies par nos romantiques sur la formation de la terre par cataclysmes, l'idée des actions continues qui devait triompher avec Lyell; là, en refusant de jeter au néant la thèse de l'émission newtonienne, qui revient de nos jours avec la théorie des photons. On ne songe pas assez aux météores d'un jour qui ont fait vaticiner des générations et sont aujourd'hui totalement éteints.

Il y a là une constatation très gênante pour ceux qui clament la mobilité organique de la science: c'est son hésitation dans son effort d'adéquation au réel, à forger de nouveaux concepts, mais au contraire son attention à autant que possible conserver les an-

ciens en leur faisant subir un élargissement ou une combinaison avec eux-mêmes qui les adapte à l'expérience. Un exemple classique est celui du nombre fractionnaire, du nombre incommensurable, pour lesquels on était tout prêt à créer de nouveaux moules du nombre entier (arithmétisation de l'algèbre). Un autre exemple est le fait par lequel, en face de la fonction discontinue ou dénuée de dérivée, elle a maintenu le concept de fonction, jusqu'alors synonyme de fonction continue, et s'est bornée à l'élargir (par le concept de correspondance), en face des phénomènes qui ne connaissent pas l'invariabilité absolue, mais y a fait rentrer l'idée de la loi statistique. Un exemple tout récent est le cas du phénomène radio-actif, où quelques esprits enclins à tout changer, ou peut-être à douter de la science, écrit l'auteur des *Lectures sur la Philosophie des Sciences*, ont tout de suite voulu voir un échec au principe de la conservation de l'énergie, alors, ajoute-t-il, qu'on a fait rentrer le phénomène dans l'hypothèse d'une décomposition atomique qui ne changeait rien au cadre de la raison constituée, mais seulement aux conceptions les plus matérielles de la physico-chimie (1).

Il semble qu'il y ait dans ce comportement de la science quelque chose d'assez semblable à ce qui se passe pour les grands écrivains qui trouvent moyen de dire tout ce qu'ils ont à dire avec l'arsenal verbal qu'ils trouvent dans leur berceau et y regardent à deux fois avant de créer de nouveaux termes. Montaigne sur ces novateurs à tout prix. Il m'apparaît qu'il y a

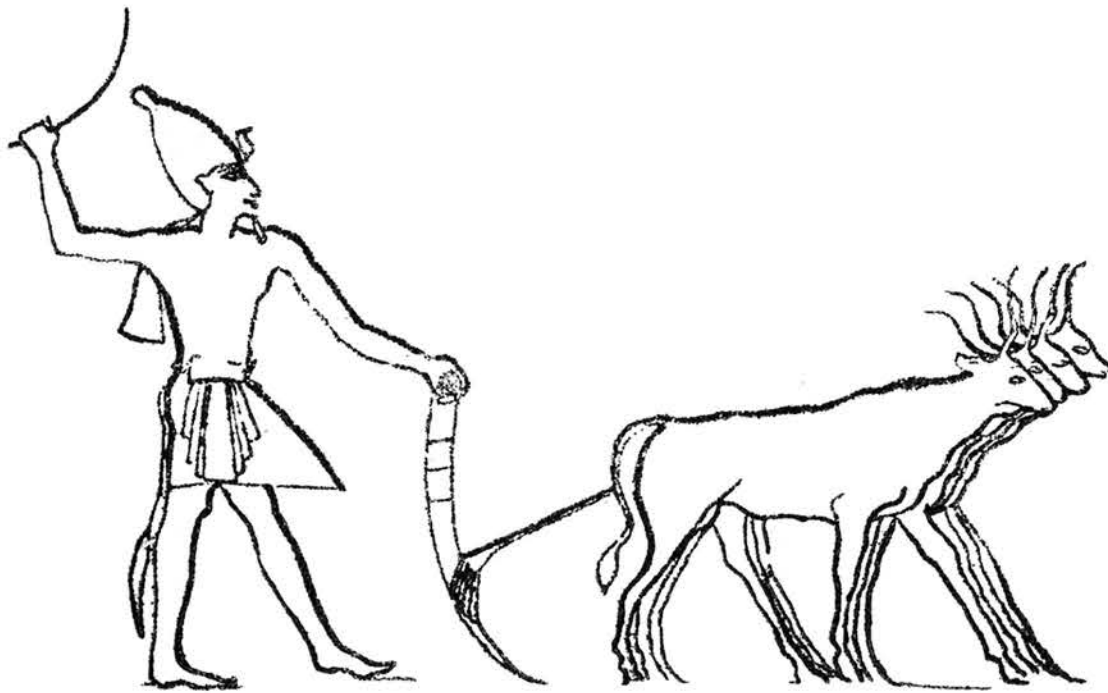
(1) André Lalande, op. cit. p. 382.— Autre exemple : la théorie des nombres idéaux de Gauss et Dedekind, grâce à quoi l'arithmétique la plus générale possède les mêmes lois de divisibilité que l'arithmétique élémentaire. (Cf. Winter, Philosophie de la théorie des nombres, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1908).

là une volonté de conservation qui représenterait assez bien, elle encore, une constante de l'esprit scientifique.

En revanche, on peut se demander si une école qui enseigne aux hommes à ne croire à aucun élément stable dans leur esprit, voire dans leur nature, ne les mène pas à ne croire dans cette nature à aucun point de repère qui puisse leur constituer une tenue au sens propre du mot, dans l'ordre intellectuel et finalement moral, et ne les pousse pas, fût-ce malgré elle, vers une existence totalement à la dérive. Chose dont il faut bien reconnaître que toute une jeunesse actuelle nous donne le spectacle.

En somme, nous nous trouvons en face de deux excès, qui se dressent avec la même furie contre une position saine: ceux qui ne veulent rien changer; ceux qui veulent tout changer. Reste à savoir si nous sommes condamnés à opter entre ces deux malheurs.

JULIEN BENDA



LA TRAGÉDIE D'OEDIPE

ACTE II.

Même décor que le précédent.
C'est la matinée du deuxième jour.

SCÈNE PREMIÈRE

Le rideau se lève sur Tirésias assis a sa place.
Oedipe est a ses côtés, affalé; les traits du visage décomposés.

TIRESIAS

Courage, Oedipe! Il n'y a pas d'infortune que les âmes bien nées, à force de patience, n'arrivent à endiguer. Ce sont elles, Oedipe, qui font les vrais héros et c'est à leur capacité à soutenir les désastres qui fondent sur eux, comme par un choix des dieux, qu'on peut juger de leur grandeur!

OEDIPE

(hébété et paraissant ne rien comprendre à ce que dit Tirésias) Triste vérité! Ah! Est-il possible que tout cela soit arrivé? Comment survivrai-je? Comment ne suis-je pas tombé foudroyé après ce que j'ai entendu... *(Il se lève de son siège et va et vient autour de Tirésias)* Ah! Pourquoi me suis-je réveillé hier de mon évanouissement? Comment mes yeux ne se sont-ils pas fermés à cette lumière sacrilège? Comment ma poitrine ne s'est-elle pas refusée a respirer cet air contaminé et suffoquant?

(*ses membres se mettent soudain à trembler; il revient en arrière; ses yeux se pétrifient comme s'ils eussent été braqués sur un spectre effrayant dressé devant lui*). Non, non, j'irai rejoindre mon père au séjour des ombres!—Mais avec quel visage le reverrai-je? ô malheur! même cette porte, ouverte à tous ceux qu'afflige le désespoir m'est fermée!

TIRESIAS

Pauvre Oedipe! Pourquoi penser au suicide? Ce serait ajouter un autre crime à ceux que tu as déjà commis...

OEDIPE

Il n'existe pas de crime que l'on puisse ajouter aux miens! Non, mais c'est la honte de rencontrer un père...! Ah! malheureux que je suis, chassé de partout, renié par ce monde et refoulé par l'autre! Où pourrais-je me fixer si ce n'est ni ici ni ailleurs? (*Il s'approche de Tirésias*) Instruis-moi, Tirésias... Au nom du Dieu en qui tu crois, du Dieu qui t'a comblé de science et de sagesse, ne sais-tu pas un troisième monde, quelque part dans son immense royaume, où pourrait se rendre celui qui n'ose plus demeurer parmi les vivants, et qui craint le voisinage des morts?

TIRESIAS

Malheureux, Oedipe! Je ne connais que deux mondes qui nous concernent le monde éphémère et le monde éternel, le monde de l'action et celui des comptes.

OEDIPE

(*réveur*) Si Dieu avait songé dans son incommensurable éternité qu'un damné, que ni le monde des vivants ni celui des morts ne pourraient abriter, verrait le jour peut-être, Tirésias, y aurait-il eu un troisième monde pour le recevoir... Ah..! mon malheur est trop vaste pour que l'esprit d'un dieu ait pu le concevoir!

TIRESIAS

Silence, Oedipe! Evite de retomber dans l'impiété alors que tu as retrouvé la foi.

OEDIPE

Est-ce un acte d'impiété, Tirésias? Je n'ai pas blâmé ton Dieu, je l'excuse!

TIRESIAS

N'est excusable, Oedipe, que celui qui peut-être blâmé!

OEDIPE

(portant sa main au front comme quelqu'un qui cherche à résoudre une énigme), Je crois apercevoir la voie, Tirésias... Je crèverai mes yeux; je vivrai aveugle, je ne verrai plus cette existence que mon opprobre a souillée. Et si je meurs, Tirésias, et que je m'avance parmi les morts, je ne verrai pas le visage de Laïus, ni les pâles faces qui l'entourent et qui chuchotent contre lui et contre moi...

TIRESIAS

O prends garde, Oedipe, prends garde d'éteindre de tes propres mains cette lumière qui éclaire tes pas!

OEDIPE

Cette lumière qui m'a égaré!

TIRESIAS

Non... N'en fais rien, Oedipe...J'en suis privé, moi! Nul ne peut apprécier la valeur d'une chose que celui à qui elle manque. Tu as bien chéris tes yeux quant ils servaient à tes dépravations ou à tes crimes et tu veux les crever aujourd'hui que tu en as besoin pour ta rédemption, pour purifier Thèbes? Non...! Tes yeux, Oedipe, ne sont plus à toi, ils appartiennent au peuple.

OEDIPE

Que peux faire un misérable roi à un peuple misérable? Que peut-on attendre de moi?

TIRESIAS

Patience, Oedipe! Ce peuple n'a jamais eu davantage besoin de ton aide, tu n'as jamais été plus capable de le servir.

OEDIPE

Et le malheur qui m'engloutie?

TIRESIAS

Calme-toi, Oedipe! à la misère succède l'abondance

OEDIPE

Malheureux...! La terre me secoue! le ciel s'éclipse et je le vois s'abattre sur moi, et toi, sans bouger de ta place, tu persistes à me dire : "Patience, Oedipe, calme-toi, Oedipe !"

TIRESIAS

Non, ne désespère pas! songes que le plus grand malheur est déjà derrière toi. La douleur qui te bouleverse, qui enflamme chaque goutte de ton sang est une preuve que Dieu sera clément pour toi, et qu'il accepte ta pénitence.

OEDIPE

Dieu clément pour moi...! Non! Ne me pousse pas, Tirésias, vers d'autres impiétés! Où se trouvait ton Dieu quand ce misérable prêtre tissait ses intrigues et réalisait patiemment ses crimes? Existait-il, seulement?

TIRESIAS

Oedipe ne blasphème pas! Dieu ne fait de tort à personne; ce sont les hommes qui s'en font les uns aux autres...

OEDIPE

Je ne peux absoudre celui qui pouvant éviter une immense injustice, ne l'a point fait!

TIRESIAS

Ne t'emporte pas, Oedipe. Si la justice était conforme à tes désirs, il n'y aurait ni équité ni injustice, ni charité, ni crime, ni bienfait, ni méfait. Dieu

aurait assumé la responsabilité de tous nos actes. Mais s'il nous a doué de raison...

OEDIPE

Ce Dieu si sage ne savait donc pas que le sinistre prêtre tramait ses crimes?

TIRESIAS

Parfaitement, Oedipe.

OEDIPE

Comment ce prêtre aurait-il trouvé la force d'éviter ce qu'il était condamné à accomplir?

TIRESIAS

Tu défends ce prêtre mieux qu'il n'eût eu l'audace de le faire! Interroges-le et s'il parlait en conscience il se vanterait même d'avoir machiné ce grand désastre... Pourquoi veux-tu, Oedipe, le dégager de sa responsabilité, la faire assumer à dieu?

OEDIPE

Ah, que m'importe, Tirésias...! C'est ma responsabilité qui m'intéresse! En quoi suis-je coupable? Des rets ont été dressés autour de moi alors que j'étais encore dans les entrailles de ma mère; puis des pièges, furent tendus sous mes pas, sans que je le soupçonne. Mon sort était réglé! En quoi suis-je coupable? En quoi ma raison ou ma volonté m'eussent-elles été utiles? Comment aurais-je pu éviter toute cette conjuration pour pénétrer dans Thèbes monter sur son trône, m'unir à la veuve qui était sa reine?

TIRESIAS

Tu aurais pu, Oedipe, et c'était même ton devoir, en appeler au peuple sur tes déboires... Tu lui aurais dit: le Grand-Prêtre a prétendu telle et telle chose; de ma personne, je n'en sais rien; quel est votre avis, gens de Thèbes? Vous avez fait de moi votre roi, vous m'avez autorisé à m'unir à la reine, après son veuvage. Rien ne m'interdit d'accepter

le trône; quant à la reine, je ne m'unirai à elle qu'après m'être convaincu, d'une manière indéniable, que je ne suis pas le fils que Laïus a livré à la mort. Approchez-vous, Thébains, enquêtez-vous de cette affaire et faites-vous assister des témoins que vous connaissez...

OEDIPE

Aie pitié de moi, Tirésias..! Les gens de Thèbes m'auraient tué s'ils eussent su que j'étais le meurtrier de leur roi Laïus?

TIRESIAS

Pauvre Oedipe..! Cela ne te semble-t-il pas bien doux en comparaison de la situation actuelle?

OEDIPE

Parfaitement, Tirésias..! Puissent-ils m'avoir tué alors! puissent-ils avoir couvert le parvis du palais de mon sang; puissent-ils m'avoir déchiqueté et éparpillé mes restes dans les quartiers de Thèbes!

TIRESIAS

Tu aurais trouvé, Oedipe, une autre issue à ton destin. Tu avais de solides arguments: tu arrivais animé des meilleures intentions à l'endroit de Laïus lorsque lui et ses gens se jettèrent sur toi; il n'y avait dès lors rien qui put être évité. Non, les Thébains ne t'auraient pas tué pour venger la mort de ton père alors, surtout, que tu venais de les délivrer du Sphinx.

OEDIPE

Ah! que n'ai-je agi ainsi! Mais crois-m'en, Tirésias! il ne m'était pas possible...

TIRESIAS

Je t'en conjure, Oedipe, dis-moi au nom du Dieu omniscient, ne sentais-tu pas, au contraire, que cela t'était possible?

OEDIPE

Oui, Tirésias, oui! Par ce dieu dont tu me fais jurer! Oui, j'ai essayé à plusieurs reprises à cette époque, de me débattre et d'agir, de faire quelque chose, mais les pages du palais se sont tellement empressés autour de moi celui-ci me lavait; celui-là me parfumait; l'un me peignait; l'autre me revêtait de vêtement somptueux; tous, Tirésias, proclamaient les qualités de la reine... Et lorsque je fus enfin en sa présence, mes doutes s'évanouirent: j'avais devant moi une de ces belles favorites, pareilles à une jeune vierge et son apparition effaçait de mon cœur toute trace des pensées qui m'avaient tourmentées; au contraire, je songeais à ma mère Mérope et il me semblait l'apercevoir qui me disait d'un air de reproche : "Te plait-il, mon fils d'épouser cette belle jeune femme sans que j'assiste à ton hyménée?" Ah! Comment pouvais-je éviter tout cela, Tirésias ?!

TIRESIAS

L'esprit qui conseille le mal Oedipe, cherche toujours à tromper sa victime!

OEDIPE

Aie pitié, Tirésias..! Ne me rends pas coupable d'un forfait minutieusement conçu par un autre! il m'était difficile de ne pas succomber... Veux tu, Tirésias, m'imputer ce crime tout en disculpant ceux qui ont tout fomenté?

TIRESIAS

Non, Oedipe... la majeure partie de la responsabilité retombe sur les prêtres infâmes; cependant, tu la partages en partie.

OEDIPE

Cette partie fut-elle infime suffirait à me rendre l'être le plus infâme qu'une mère ait jamais enfanté! Non ! Non! Tirésias. Mon âme ne sera

satisfaite que lorsque je serai convaincu que je n'assume rien de ce qui s'est produit.

TIRESIAS

Malheureux! Rien n'est en mon pouvoir. Dieu seul peut te juger. Seul, il peut connaître les secrets qui agitent ses créatures. L'infamie qui gagne une âme est plus pénétrante que l'illusion, moins visible que l'invisible; il n'est au pouvoir de personne de la connaître, à part celui qui domine l'inconnaissable!

OEDIPE

O Misère! O impuissance! O futilité d'arguments!
O Oedipe! O Jocaste!

TIRESIAS

Ne désespères pas, Oedipe! La porte de pénitence est ouverte devant toi.

OEDIPE

Que dois-je faire? Que devons-nous faire?

TIRESIAS

Vous devez, toi et ta mère, renoncer à ce que vous êtes devenus, expier vos fautes devant Dieu, vous en remettre à son pardon et à sa clémence.

La deuxième porte s'ouvre. Antigone apparaît

OEDIPE

(Il s'essuie les yeux avec le bout de sa manche)
Antigone... Viens, Antigone!

ANTIGONE

(Elle fait signe à Oedipe de s'approcher d'elle et jette sur Tirésias des regards craintifs et défiants)

OEDIPE

Qu'apportes-tu avec toi, ma chère fille? *(il se lève et s'approche d'elle).*

ANTIGONE

(elle murmure à son oreille en faisant un geste vers Tirésias)

OEDIPE

(il lui répond à voix basse et l'apaisant par un mouvement de négation, comme s'il tenait à lui ôter toute inquiétude à son égard. Il l'étreint avec douceur. Elle lui embrasse la mains et retourne par où elle était venue).

OEDIPE

(sourit à travers ses larmes tandis que son regard escorte sa fille jusqu'à ce quelle disparaisse ; puis à pas lourds, il revient vers Tirésias) Et celle-ci, de quoi est-elle coupable?... Ces petits innocents, quelle est leur faute ?

TIRESIAS

Oedipe, ta fille est-elle sortie ?

OEDIPE

Oui... Réponds-moi, Tirésias, quelle est la faute de ces petits ?

TIRESIAS

Aucune, Oedipe.

OEDIPE

(soupirant) De quel droit ma faute, les condamne-t-elle à la honte pour toute leur vie ?

TIRESIAS

C'est la loi de la société, Oedipe.

OEDIPE

Ah! Laisse-moi penser d'abord, au sort qui attend mes enfants. Que leur adviendra-t-il quand j'aurai divulgué au peuple... Comment ferons-nous face aux gens, Tirésias ?

TIRESIAS

On ne peut l'éviter, Oedipe. Le sacrifice ainsi sera égal à l'infamie!

OEDIPE

(avec hésitation) N'est-il pas possible, Tirésias, de taire tout cela et de continuer à vivre au palais comme une mère et un fils devant les dieux ?

TIRESIAS

(s'emportant) Mais les prêtres te dénonceront au peuple si tu ne te rends pas à leurs désirs! tu demeureras en leur pouvoir, tu subiras un incessant chantage!

OEDIPE

Alors que faire, Tirésias?

TIRESIAS

Sois ferme dans tes desseins, ne recule devant rien. La colère des prêtres est préférable à la colère de Dieu et le scandale que tu redoutes sera ton expiation et l'expiation de ta mère.

OEDIPE

Et Jocaste! Comment vais-je lui avouer cette horrible vérité? De quelle langue, avec quels regards lui affirmer...

TIRESIAS

Ah! il n'y a pas d'autre issue, Oedipe! Chaque moment qui passe sans que tu lui en aies fait l'aveu te rends un être ignoble satisfait de son ignominie! Hâte-toi Oedipe!

OEDIPE

Que deviendra-t-elle lorsqu'elle apprendra ces abominations, pauvre Jocaste... *(se ressaisissant)* Mais c'est vrai, Tirésias advienne que pourra! Que les vipères de l'Enfer s'acharnent toutes sur moi! que les scorpions promènent leurs dards noircis dans ma bouche, dans mon nez! que les lions des landes me déchiquètent avec leurs crocs! que les vautours s'abattent sur ma tête et me crévent les yeux de leurs serres! que le ciel envoie sur moi ses foudres et ses tonnerres! que tous les dieux me vilipendent! rien ne me dissuadera de mettre Jocaste au courant de l'ignominie qui pèse sur nous!

TIRESIAS

Sois-en béni, Oedipe! Mon coeur s'apaise maintenant; il sent que le malheur qui tourmente Thèbes va disparaître. Nous vainquons les prêtres menteurs! nous purifieront le temple de leurs souillures et de leur infamie! Dieu t'enverra son pardon et acceptera ta pénitence!

SCÈNE II

Un vacarme s'entend de l'extérieur du palais, quelque chose comme un mouvement de foule approchant.

OEDIPE

Qu'est-ce que ce bruit? (*il s'approche de la fenêtre*) c'est une foule de gens qui avance... Que désirent-ils.

Créon pénètre par la première porte

CREON

La foule arrive, Oedipe, les Anciens de Thèbes sont à leur tête.

OEDIPE

Savent-ils que Tirésias est ici, au palais?

CREON

C'est un secret que personne ne connaît, sauf nous.

OEDIPE

(*avec un accent de reproche*) Peut-être l'ont-ils su, ô confident de ma pensée, comme le Grand-Prêtre a pu connaître ma décision de confisquer les biens du temple!

CREON

Quoi, le sait-il?

OEDIPE

Oui, et il se prépare déjà à me résister.

CREON

Oedipe, peut-être l'a-t-il appris en écoutant l'oracle?

OEDIPE

(railleur) En écoutant l'oracle! Tu n'as à la bouche que l'oracle... Oh, mon coeur! Ne pourrais-tu jamais douter du temple et de ses prêtres?

CREON

(avec une colère contenue) Rappelle-toi, Oedipe, du serment qui nous oblige à garder chacun ses croyances!

OEDIPE

(après une courte pause) Alors, de quoi se plaignent ces gens? qu'est-ce qui les amène?

CREON

Ils sont venus t'implorer de m'envoyer au temple de Delphes pour le consulter sur cette calamité qui fait tomber les foetus du ventre des mères et importune les vivants jusqu'à leur faire oublier l'enterrement des morts. Peut-être Dieu nous en débarrasserait-il?

OEDIPE

Malheureux..! Ne leur as-tu pas porté mon avis?

CREON

Ta réponse ne les a nullement satisfaits, Oedipe; ils veulent tous...

OEDIPE

Abandonne-les donc à leur égarement! Je sais, moi, ce que j'ai à faire.

TIRESIAS

Non, Oedipe... Il serait plus sage de faire droit à leurs réclamations en attendant l'heure où tu pourras exécuter tes plans.

OEDIPE

Est-ce là un conseil profondément mûri, Tirésias?

TIRESIAS

Certes. Il serait même souhaitable que tu le leur annonce toi-même.

CREON

Parfaitement! Ce serait tellement mieux, Oedipe!

Oedipe s'avance vers la fenêtre et jette un regard sur la foule.

LA FOULE

(on entend sa voix) Aie pitié, Oedipe! Aie pitié, Oedipe! Sauve-nous de cette calamité!

OEDIPE

O gens de Thèbes, je fais droit à vos demandes! Voici Créon qui part à l'instant consulter pour vous l'oracle de Delphes.

LA FOULE

Longue vie à Oedipe! Que les Dieux te gardent, Oedipe!

CREON

(le visage rayonnant) Je pars, je vole Oedipe... Aujourd'hui tu as satisfait mon âme!

OEDIPE

(prenant Tirésias par la main) Viens, Tirésias, dans ta chambre. Il ne faudrait pas qu'on te voit ici en ce moment. *(Ils sortent)*

Jocaste apparaît à la deuxième porte, comme si elle cherchait quelque chose, puis entre.

JOCASTE

Créon!

CREON

(se tournant vers elle) Jocaste!

JOCASTE

Quoi, mon frère! Qu'est-ce que j'entends?

CREON

(joyeux) Bonne nouvelle, Jocaste! Ton époux fait droit aux réclamations du peuple et je pars sur l'heure pour le temple de Delphes.

JOCASTE

(*Mécontente*) Tu me laisses seule, Créon!

CREON

Que crains-tu, sœur?

JOCASTE

N'as-tu pas vu ce qui est arrivé hier à Oedipe?

CREON

Oh! Ce n'était rien: tu sais, le surmenage, les soucis, les veilles. Aujourd'hui, il m'envoie consulter l'oracle de Delphes! Calme-toi Jocaste. Cet accident ne se répétera pas.

JOCASTE

Comment me calmer alors que ce prêtre maudit demeure au palais!

CREON

C'est pourtant grâce à ses conseils qu'Oedipe a finalement consenti.

JOCASTE

J'ai peur, Créon!

CREON

Mais voyons, que pourrais-tu craindre?

JOCASTE

Tout... et l'oracle du Temple que tu ramèneras et ce Tirésias... et Oedipe!

CREON

(*abasourdi*) Oedipe?

JOCASTE

Oui... Il me lance depuis quelque temps, Créon, des regards étranges..

CREON

Que veux-tu dire, Jocaste?

JOCASTE

Je ne sais... on dirait que ses yeux fuient devant mes yeux.

CREON

Mais c'est l'effet d'une illusion, voyons... C'est une vague impression.

JOCASTE

Oh, non, mon frère, je ne crois pas me tromper.

CREON

Tiens! J'ai compris la cause! Oedipe, a su aujourd'hui, que le Grand Prêtre a été mis au courant de ses plans. Il croit que c'est l'un de nous qui a divulgué le secret et tu sais qu'Oedipe ne croit pas aux avertissements de l'oracle! Il est sans doute mécontent, soupçonneux...

JOCASTE

Non, Créon... Je connais Oedipe, c'est mon mari, je connais tous ses visages contents et tous ses visages mécontents. Ceci n'a rien à voir avec son état présent. C'est une allure étrange, obsédante que je n'ai encore jamais vue.

CREON

Si ta foi, ma soeur, était restée acquise au temple, si tu n'avais pas adopté la mécréance de ton mari, tu aurais gardé assez de paix dans l'âme pour te préserver de vagues inquiétudes...

JOCASTE

Assez Créon! Toutes mes craintes proviennent de ce temple! Comment ne pas le renier alors qu'il menace mon bonheur, le bonheur de mon mari, celui de mes enfants?... Si tu rencontres le Grand Prêtre, Créon, dis-lui que Jocaste le prie de modérer ses impatiences et qu'elle lui promet de s'employer à détourner Oedipe de ces projets qui attisent son courroux. Promets-moi, frère, de lui répéter ce message.

CREON

Avec plaisir, Jocaste. Ah! Si tu pouvais avoir vraiment ce pouvoir sur Oedipe...

JOCASTE

Dis-lui, aussi, que nous n'avons retenu les oblations et les sacrifices expiatoires qu'à cause de la pénurie dans laquelle se trouve le trésor ; dès que la situation du pays, toute passagère, sera rétabli, nous reprendrons avec lui nos bons procédés.

CREON

Je le lui redirai fidèlement. Adieu, ma soeur... Méfie-toi de tes impressions. Ne te laisse pas aller aux nerfs (*il l'embrasse, puis sort*)

JOCASTE

(*debout, seule, avec angoisse*) O Créon, quel est l'oracle dont tu seras porteur?

SCÈNE III

Oedipe apparaît près de la troisième porte, hésitant à entrer.

JOCASTE

(*sentant sa présence se retourne vers lui*) Oedipe!

OEDIPE

(*d'une voix tremblante*) Jocaste... ma mère!

JOCASTE

Ta mère! Qu'a-t-elle, mon cher? Que devient ta mère?

OEDIPE

(*balbutiant*) Il me manque de la voir, Jocaste.

JOCASTE

Il ne parait pas, Oedipe, qu'elle soit aussi désireuse de te voir; elle aurait bien pu venir nous rendre visite! Que de fois ne l'as-tu pas invitée; elle n'a cependant jamais daigné répondre.

OEDIPE

A qui fais-tu allusion, Jocaste?

JOCASTE

A qui je fais allusion? Je "fais allusion" à Mérope, à ta mère, Oedipe.

OEDIPE

Tu sais, Jocaste, que Mérope n'est point ma mère... Toi, Jocaste...

JOCASTE

(tremblant de frayeur) Moi... quoi, Oedipe? Moi quoi?

OEDIPE

(bégayant) Toi... Tu la connais, Jocaste!

JOCASTE

(poussant un soupir de soulagement) Si je la connais? Je l'eusse bien souhaité! Je l'aurais aimée, mon chéri, comme je t'aime... Je l'aime en ce moment bien que je ne la connaisse pas, Oedipe... Je me l'imagine respectable, de belle allure, blanche, avec des cheveux que paillettent des fils d'argent et qui la rendent plus gracieuse, plus allante...

OEDIPE

Non, Jocaste... Elle est encore en pleine jeunesse, ses cheveux ne connaissent pas les traces des ans.

JOCASTE

La crois-tu toujours ainsi, mon cher? Ce ne serait guère possible que si tu étais son aîné!

OEDIPE

Je suis en effet son fils aîné, Jocaste. Elle a été conduite à mon père avant sa puberté...

JOCASTE

Quoi, mon cher... Qu'est-ce que j'entends? Est-il possible? Tu connais tes parents et tu me le cache depuis tant d'années! Craignais-tu, mon chéri, que mon amour pour toi n'en fut affecté? O non, chéri, par cette tête et la lumière qui sort de tes yeux, rien ne m'aurait troublé! Dis-moi

sont-ils des bergers de la montagne! Dis-moi la vérité... Allons, ne crains rien!

OEDIPE

Je ne peux rien te dire, Jocaste..! chaque fois que j'essaye ma langue est comme paralysée.

JOCASTE

(avec douceur) Oh si c'est ainsi, Oedipe, ne me divulgue rien jusqu'à ce que tu le veuilles. Rien ne m'importe que ce qui te plait! Et dans ce monde, je ne veux rien savoir sinon que tu es mon époux, le père de mes enfants... je suis heureuse et fière de toi et d'eux.

OEDIPE

(gagné par la tendresse, mais s'efforçant de se dégager) Où sont-ils en ce moment, Jocaste?

JOCASTE

(joyeuse) Ils sont en train de jouer au jardin!

OEDIPE

(comme s'il parlait à lui même) Pauvres enfants! Ils jouent au jardin, ignorants des événements qui effrayent Thèbes et leur père!

JOCASTE

Tu ne les as pas vus aujourd'hui, Oedipe. Même Antigone que je t'avais envoyée pour te distraire, s'est empressée de retourner. Je vais te les envoyer Oedipe, peut-être dissiperont-ils un peu ton amertume...?

(elle sort rapidement par la deuxième porte)

OEDIPE

Ah! Je n'ai pu lui avouer la vérité! *(il se laisse tomber sur un siège)* Comme si quelque chose m'en empêchait! Me tromperais-je? Tirésias m'a bien dit: "L'esprit qui conseille le mal trompe toujours sa victime"! Mais... Non...Non... Je veux vraiment obtenir le pardon... Je cherche l'ex-

piation. Chaque moment qui passe, Oedipe, sans que tu dises à Jocaste la vérité, consacre ton infâmie! Ainsi m'a parlé Tirésias... Mais il ne m'a pas montré comment le dire à elle... Comment? Comment? Malheur à moi! M'est-il échu par quelque fatale destinée du monde éternel, de n'avouer jamais à Jocaste? (*il se lève*) Non...! Je ne doute pas que je pourrai tout dire! Oui...! Oui...! Aujourd'hui...! Maintenant...! à cette heure, de mon propre gré! Je peux le dire... ou ne rien dire. Ah! Combien je souhaiterais savoir quelle résolution prendre! Si je lui dis, le destin aura parlé, si je ne dis rien, le destin aura encore parlé.

Je ne sais plus rien... Sais-je à cette heure quel est le destin...? Mais oui... Je le sais bien... Arrière, ô tentateur! Sur le champ, je vais crier à Jocaste: "Tu es ma mère... ma mère qui m'a enfanté de Laius! (*il court vers la deuxième porte, criant*) Jocaste! Jocaste!

JOCASTE

(*on entend ses pas et sa voix derrière la scène*)
Oui, Oedipe... Je viens avec les enfants!

OEDIPE

(*il recule et retombe sur le siège*) O Dieu, Dieu grand et puissant... Accorde moi la force!

Jocaste entre; devant elle marchent Étéocle et Ismène, derrière, Polynice et Antigone.

OEDIPE

(*les bras ouverts pour étreindre ses enfants, les larmes aux yeux, un pauvre sourire aux lèvres*)
Venez à moi, mes enfants... Venez, mes chers petits! (*les enfants se jettent sur leur père; il les étreint et les couvre de baisers*).

Comme vous me manquez... Comme si je ne vous avais pas vus depuis une éternité! Où étiez-vous?

LES ENFANTS

(d'une même voix) Nous étions en train de jouer au jardin...

OEDIPE

(câlin): Vilains... Pourquoi ne m'avez-vous pas dit bonjour, ce matin?

ISMENE

Tu avais avec toi, père, cet horrible aveugle!

POLYNICE

Quand, père, ce prêtre te laissera-t-il tranquille?

ETEOCLE

Pourquoi, père, ne le chasses-tu pas du palais? Si tu veux je le chasserai moi-même tout de suite!

ANTIGONE

(les rabrouant) Taisez-vous..! Cela vous regarde-t-il? Ne savez-vous pas que c'est l'hôte de notre père?

OEDIPE

(pressant Antigone sur sa poitrine) L'aimes-tu Antigone? Pourquoi donc, tantôt, as-tu eu peur de lui?

ANTIGONE

Non, père, je ne l'aime pas... Mais puisque tu tiens à lui...

ISMENE ET ETEOCLE

(ensemble) Non, non, nous ne l'aimons pas! nous ne voulons pas de lui!

POLYNICE

Maman, aussi, ne l'aime pas et ne veut pas de lui.

ANTIGONE

Vilains!

ISMENE ET ETEOCLE

(ensemble) Vilaine toi-même!

JOCASTE

(plaisantant) Que vous arrive-t-il, mes enfants, à vous chicaner devant votre père. *(A Oedipe)*

Ils le détestent, Oedipe, parce qu'il t'a éloigné d'eux... et de moi!

OEDIPE

(la regardant avec tendresse) De toi... Jocaste ?

POLYNICE

Oui, père... Chaque fois que nous voulions te voir, Timon nous disait que tu étais occupé.

OEDIPE

(les amassant contre lui dans un geste plein d'amour)

Non, mes chers petits, jamais rien ne vous ravira à moi!

JOCASTE

(elle caresse d'une main attendrie la tête de son mari et paraît avoir retrouvé la paix) Oedipe!

OEDIPE

(sans la regarder) Jocaste!

Fin du IIème acte

ALI AHMED BAKATHIR
Version française originale par
ALEXANDRE PAPADOPOULO

LA LEÇON DE CHAMFORT (1)

Ecrire, c'est perdre du temps", disait Chamfort qui eut le génie de la conversation et se passait fort bien de tout autre. Il est vrai que l'époque l'encourageait à cette paresse des convictions qui naît d'un excès d'analyse dans une société vieillie, "sexagénaire", comme il l'a lui-même qualifiée. J'aime me reporter à ce dix-huitième siècle finissant, pour mieux comprendre certaines moeurs actuelles et certaines contradictions de notre temps. Diderot et Chamfort, Laclos et Jean-Jacques, Crébillon et les Lettres à Sophie de Mirabeau voisinent à mon chevet. Il y a les démolisseurs, qui font place nette pour rebâtir; il y a les amuseurs, qui tiennent salon parmi les ruines; il y a les passionnés, qui tentent d'échapper à leur époque par une grande et singulière folie. Les théories des premiers sont confuses, généreuses, et leur application sera sanglante: le bon sauvage coiffera le bonnet rouge, et la guilotine servira d'autel à la liberté. Les mouvements des passionnés sont absurdes, toujours à contretemps ou presque, en rupture contre l'entraînement des faits: ces aventuriers ne font pas carrière, mais sont voués à de belles morts. Quant aux amuseurs, ils dansent. Et leur danse est curieuse à observer.

Sébastien Chamfort fait des ronds-de-jambe dans les salons où "la douceur de vivre" cache mal le féroce égoïsme d'une société inquiète, dont le cynisme exaspère l'esprit, et dont l'insouciance nous paraît incroyable, si nous ne la sentions cultivée sciemment, comme un antidote de l'angoisse. "La plus perdue

(1) CHAMFORT, *Maximes et Anecdotes*, Editions du Rocher.

de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri", écrit-il dans ces notes qu'il rédige au jour le jour, sans autre dessein que de collectionner les mots et les historiettes de la journée. Rire, causer, déchirer à belles dents, c'est l'agrément d'un monde où personne ne se prend au sérieux de crainte d'éveiller le rire. Chacun s'observe en observant son voisin: tout interlocuteur est un adversaire en puissance, qu'il s'agit de prendre en défaut : le défaut, c'est toujours le cœur, le moindre indice d'un sentiment vrai. "Tout le monde ne peut pas être sec", répondait un homme d'esprit à quelqu'un qui se gaussait de la poésie. Tout le monde ne peut être sec, mais il est de bon ton de l'être, et ridicule de ne l'être pas.

Pourquoi donc? C'est bien simple. Quand Fontenelle était à la mort, un ami vint le voir, qui lui demanda: "Comment cela va-t-il? — Cela ne va pas, dit-il; cela s'en va." N'importe quel homme de bonne compagnie, en 1770, aurait pu dire de même du siècle. Il n'y a rien à faire à cela: La France, ton café f... le camp! criait, (dit-on), la Du Barry à Louis XV. Puisque l'inévitable doit arriver, et que personne, dans le monde des privilégiés, n'a plus la force de défendre ses privilèges, ni l'imagination de s'en passer, la plus exquise jouissance n'est-elle pas de les étaler et de rire de leur injustice même, du bon tour qu'elle constitue tant qu'elle dure, à la barbe de vingt-quatre millions de Français?

"M. de Fleury, procureur général, disait devant quelques gens de lettres: "Il n'y a que depuis ces derniers temps que j'entends parler du peuple dans les conversations où il s'agit du gouvernement. C'est le fruit de la philosophie nouvelle. Est-ce que l'on ignore que *le tiers n'est qu'adventice dans la constitution?*" (Cela veut dire en d'autres termes, que vingt-trois millions neuf cent mille hommes ne sont qu'un hasard et un

accessoire dans la totalité de vingt-quatre millions d'hommes).”

J'aime assez la façon de Chamfort rapportant cette histoire: elle a toute la cruauté d'un constat. Nulle indignation, mais quelque chose de plus, et qui frappe davantage: la logique de l'absurdité. Chamfort était trop paresseux pour épiloguer sur le fait, et trop cynique pour en tirer d'autre morale qu'un sourire du coin des lèvres, lequel passait pour approbateur et n'était que blasé.

Il est vrai que si, comme Chamfort le pense, “seule l'inutilité du premier déluge empêche Dieu d'en envoyer un second”, ce serait d'une vanité bien naïve que d'espérer changer les hommes en partant en guerre pour une vertu qui n'existe pas. Chamfort voit *son* monde tel qu'il est (mais ce monde, dont il est le chroniqueur scandaleux, ne se fait guère d'illusions sur lui-même, et ce que Chamfort nous rapporte, ceux qui l'entourent n'en rient pas moins que lui); mais l'auteur des *Caractères et Anecdotes* est prisonnier de ce monde, et des salons où il se survit. Les vingt-quatre millions de Français qui assiègent sourdement ce monde lui sont aussi inconnus qu'à M. de Fleury: leur révolte, qu'il a sentie dans ses os, le surprendra tout autant que ses familiers ordinaires. Ce sceptique, vaguement réformiste comme beaucoup de ses amis, haïra la Révolution parce qu'elle est *peuple*: “La Révolution est comme un chien perdu que personne n'ose arrêter”.

Chamfort, tout compte fait, est un raté qui ne s'ignore pas: d'entrée de jeu, il accepte de vivre dans un monde auquel il ne croit pas et qui lui donne chaque jour des raisons de ne plus y croire. C'est la faiblesse de son oeuvre, qui tient de l'esprit d'almanach plus que de la réflexion morale. C'est aussi sa force, car son temps s'y fait voir à nu, dépouillé de tous ses prestiges,

et l'on s'aperçoit que cette société spirituelle et polie est gangrenée par une énorme bêtise: celle de la peur.

Du moins Chamfort saura-t-il sauver quelque chose de lui-même, en se suicidant plutôt que de subir la prison. Le suicide est le derniers recours de cet homme libre qui n'a pas su défendre sa liberté, parce qu'il ne l'a jamais comprise qu'en égoïste. Et c'est triste, pitoyable même, d'entendre résonner dans sa dernière déclaration une révolte refoulée sa vie durant, et désormais sans objet: "Moi, Sébastien-Roch-Nicholas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre plutôt que d'être reconduit en esclave dans une maison d'arrêt, déclare que si par violence on s'obstinait à m'y traîner dans l'état où je suis, il me reste assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis un homme libre, jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison."

Car son suicide est un suicide manqué, comme sa vie elle-même. "Vous n'êtes point aveugle, mais je vous crois un peu sourd", c'est par là que Chamfort a péri, et avec lui tout son siècle. Il verra jusqu'à la fin ce qui cause sa perte, il s'en amusera comme d'un objet de conversation, mais il ne s'entendra point parler de sa propre mort. Cela s'en va: on se fait un jeu d'aller à la dérive. Et, brusquement, on heurte le fond: toutes les vertus de la race se retrouvent, on se dit qu'il est temps de mourir en beauté. Mais il est trop tard, cette mort est superflue: à celui qui n'a pas su vivre, le destin enlève sa propre mort. C'est ainsi que disparaissent les hommes et les civilisations que le vouloir-vivre n'anime plus, ou qu'il ne réveille qu'au moment de mourir. Trop tard: on coule à pic sans même la consolation du dernier geste. Il me semble que la leçon vaut d'être méditée.

PIERRE EMMANUEL

La Suspension Permanente de la Vie

Le professeur Paul Becquerel vient de présenter à l'Académie des Sciences des expériences qui semblent être le couronnement de celles qu'il avait entreprises en 1909 et auxquelles il a consacré la plus grande partie de sa vie, à savoir la reviviscence de plantes et d'animalcules traités auparavant par les agents les plus meurtriers, le froid, le vide et la privation d'eau. Il s'agissait pour lui de résoudre le problème si discuté de la vie latente des germes et de vérifier accessoirement l'hypothèse de la "panspermie" d'Arrhénius, d'après laquelle la vie aurait pu provenir d'autres mondes, transportée par les poussières de l'espace.

Botaniste, Paul Becquerel s'assura d'abord que les graines et les spores qui, même dans leur vie ralentie ont besoin d'air, pouvaient impunément s'en passer. Les ayant soumises à la dessiccation et au vide graduels, il constata qu'après un long temps elles pouvaient germer de nouveau si elles étaient placées dans un milieu favorable. La vie anaérobie était donc indéfiniment possible. Les graines supportaient aussi très bien le remplacement de l'air par des gaz irrespirables desséchés comme l'azote, le gaz carbonique, l'hydrogène. A cet égard des germes pourraient traverser l'espace cosmique en conservant leur vitalité. Il restait le froid qui, en dehors de notre atmosphère, se rapproche du zéro absolu. La liquéfaction et l'avé-

poration des gaz appelés autrefois réfractaires permet, on le sait, d'atteindre ces très basses températures. Paul Becquerel s'adressa au Laboratoire cryogénique de Leyde où Kamerlingh Onnes et de Haas faisaient leurs admirables travaux. Il soumit ses germes aux plus basses températures qu'on pouvait alors obtenir, jusqu'à la liquéfaction de l'hélium, —271°. Il les maintenait dans ces bains pendant des durées allant de 77 heures à trois semaines. C'étaient des graines sèches décortiquées d'une trentaine d'espèces, des spores de bactéries, de mucorinées, d'ascomycètes, des grains de pollen et des spores de fougères. Après le traitement du froid, il leur faisait subir le traitement du vide, souvent au bout d'un ou deux ans. Malgré ces épreuves sévères, tous les germes avaient conservé leur pouvoir de perpétuer la vie.

Jusque-là l'hypothèse d'Arrhénius se trouvait justifiée. Mais il y a dans l'espace un autre agent auquel n'importe quel germe ne peut résister: c'est la lumière. La mince couche d'ozone de la haute atmosphère nous protège contre la partie de son spectre qui aurait empêché la vie d'apparaître sur notre globe, l'ultraviolet de très courte longueur d'onde. Paul Becquerel irradiia ses graines et ses spores à cette lumière invisible; les plus résistantes, celles des moisissures et de la bactérie charbonneuse furent anéanties après six heures d'exposition. La panspermie était donc jugée, et il fallait revenir au problème désespérant de la naissance de la vie sur terre.

Dans ses dernières expériences, Paul Becquerel chercha à s'approcher du zéro absolu plus que ne le permet la simple évaporation de l'hélium, en utilisant la méthode de démagnétisation de sels de fer. Proposée simultanément par Debye et Giauque, deux prix Nobel, cette méthode repose sur le principe de Curie que l'aimantation d'un corps est en raison inverse de

la température absolue. Plus le froid est intense, moins l'agitation moléculaire est grande, plus elle favorise l'orientation élémentaire qui caractérise l'état magnétique. Si donc ayant aimanté à saturation des cristaux d'alun de fer situés dans un bain d'hélium liquide, on arrête brusquement l'électro-aimant, le sel se désaimante et pour cela emprunte à son milieu une grande quantité de chaleur, le refroidissant davantage. C'est ainsi qu'on arrive à quelques millièmes de degré de ce point idéal auquel la matière est entièrement paralysée dans son activité intestive.

Il était extrêmement intéressant de voir si la matière vivante résisterait à cette mort physique. La difficulté expérimentale était grande car, pour participer au refroidissement, les graines et organismes déshydratés doivent être incorporés à de la poudre sèche d'alun de fer dans un petit tube de verre fin. M. Paul Becquerel obtint du professeur Gorter, directeur du Laboratoire de Leyde, que son tube fût soumis à deux séances de démagnétisation d'une heure chacune dans l'hélium liquide. Le tube lui fut retourné avec les courbes qui attestaient la marche du phénomène. Pendant ces deux heures, la température s'abaissa au-dessous de cinq centièmes de degré absolu. Dans la deuxième série, elle débuta même à sept millièmes et demi de degré.

Ayant ouvert son tube où la dessiccation avait été maintenue avec du chlorure de calcium, Paul Becquerel débarrassa les germes de la poudre d'alun et les ensemença, avec toutes les précautions bactériologiques nécessaires, dans des milieux de culture stérilisés. Ils se mirent tous à revivre comme les témoins qu'il avait conservés dans son laboratoire. Dans sa première note (24 juillet 1950) il ne donna les résultats que pour les animalcules. C'étaient des tardigrades et des rotifères. Leur reviviscence se manifesta au bout

de deux heures. En rendant compte de cette expérience capitale, le savant s'élève avec force contre une interprétation qui avait été donnée de ses expériences d'avant-guerre. On déclarait qu'elles mettaient uniquement en évidence une résistance particulière à l'asphyxie, une sorte de survie ou un ralentissement extrême des phénomènes physico-chimiques cellulaires, ceux qui concernent l'assimilation du protoplasma. Dans ces conditions encore plus exceptionnelles qu'autrefois, dit-il, il s'agit "de l'arrêt de ces phénomènes, de leur suspension, susceptible de durer aussi longtemps que ces conditions se maintiennent"

En somme sous l'influence du froid, de la dessiccation et du vide les plus vigoureux que l'homme sache produire, le protoplasma de ces substances vivantes, leurs diastases, leurs hormones, ont perdu leur état colloïdal pour acquérir un état nouveau qui ressemble à celui de la matière brute, et qui peut se conserver indéfiniment. Mais cette propriété, qu'on n'attendait pas des édifices délicats et complexes dus à la vie, est réversible. Il suffit de fournir à ces substances inertes l'humidité et les gaz pour leur voir reprendre la forme colloïdale et l'activité vitale. De là à supposer que la vie est uniquement une question de physico-chimie, il n'y aurait qu'un pas qui sera certainement franchi par ceux qu'on continue à appeler les matérialistes. Ils penseront qu'il suffit de placer côte à côte les substances nécessaires dans l'arrangement voulu pour que la génération spontanée se produise.

M. Paul Becquerel n'a pas tiré cette conclusion qui serait évidemment quelque peu téméraire. Il s'est borné à dire qu'il apportait "une nouvelle preuve décisive du rigoureux déterminisme des phénomènes vitaux établi par Claude Bernard" or l'illustre physio-

logiste s'est borné à détruire l'idée d'une "force vitale" particulière et à faire voir qu'il n'y avait à l'oeuvre chez les êtres vivants que des forces physico-chimiques, assujetties en effet à un déterminisme strict. Mais il précisait que ces forces représentaient le "pouvoir exécutif", et qu'il y avait un "pouvoir législatif", une "idée directrice" étrangère à la physiologie. Les remarquables expériences de M. Paul Becquerel ne portent en rien atteinte à cette parole magistrale.

RENÉ SUDRE



Negligeables Petilles

Une plantation de bananiers, lorsqu'ils sont hauts, paraît au clair de lune une forêt enchantée. Au surplus, avec mon oeil au beurre noir tout me semblait déformé et magique, et les grandes feuilles assumaient la forme étrange de monstres ondoyants, prêts à m'écraser dans la boue où je pataugeais depuis une demie heure. Je m'étais caché là-bas pour fuir la colère de mon beau-père qui, non content de m'avoir écrasé l'oeil et tuméfié la lèvre supérieure par deux terribles coups de poing, me poursuivait muni d'un gros bâton pour m'assommer. Mais là où j'étais qui aurait pu me dénicher? J'avais fait une course d'à peu près cinq cents mètres, après une scène violente, et traversé les cultures de notre voisin, chose bien dangereuse car ce brave homme menaçait toujours de tirer à chevrotine sur quiconque traversait son champ.

Et tout ceci pour une petite paire de gifles que j'avais données à ma femme, qui en aurait mérité davantage; je lui aurais même évité cette peine si j'avais su que mon beau père était à la maison. Etrange! car un coiffeur ne ferme jamais sa boutique avant neuf heures du soir. Depuis quelques temps je n'ai pas de chance.

*
* *

Lorsque j'épousai Aïssa je me dis: les barbes pousseront toujours, et il y aura toujours

un morceau de pain dans la maison du seul barbier propre de la bourgade. Sa boutique représente un capital: quatre lavabos avec marbre et robinets, des miroirs, des chaises presque neuves, deux vitrines avec des blairaux, des savons et de l'eau de cologne. Si le vieux meurt, et en admettant que je sois assez gourde pour ne pas apprendre à faire une barbe, je pourrai toujours vendre le fonds tel qu'il est pour une trentaine de livres.

A cette époque j'étais encaisseur chez Hassanein, l'épicier. Je gagnais plus de deux livres par mois, sans les extras. Pour me marier je dus en donner trois à mon beau père, et comme je ne les avais pas, je me les procurai. Ayant encaissé quelques factures des clients, je dis au patron que "personne ne payait" en gardant provisoirement la petite somme nécessaire. Aïssa était bien jolie, et tous ont le droit de se marier.

Malheureusement, trois jours après les noces, Hassanein rencontra un client auquel il fit des reproches parce qu'il ne payait pas sa note; c'était justement quelqu'un qui avait payé depuis huit jours, et il lui jeta à la figure la facture acquittée. Hassanein devint furieux et me renvoya en me menaçant de me faire arrêter si je ne lui rapportais pas immédiatement les trois livres. Cette histoire n'est pas finie et je m'attends à des ennuis; mais heureusement je ne m'en fais pas pour ces vétilles. Aïssa est belle et les barbes croissent toujours.

Maintenant surtout que je suis sans travail il est bon qu'elles poussent beaucoup. Mais hélas! mon beau-père ne veut pas admettre qu'on puisse chômer! Il dit que c'est de ma faute et me traite de chien voleur au moins deux fois par

jour, pendant les repas. Nous avions avant hier un magnifique poisson et, à cause de ses vilains propos, je faillis m'étrangler avec une arête. C'est vraiment dommage qu'il existe des hommes violents qui empoisonnent la vie aux gens de bien.

*
* *

Même Aïssa, depuis quelques temps, m'embête un peu. Elle ne veut pas que je reste à la maison, où je ne gênerais personne car je suis capable de dormir toute la journée: à neuf heures elle me jette hors du lit pour balayer au dessous: une manie! Ainsi je suis obligé d'aller au café. L'autre jour j'ai joué au tric-trac et j'ai perdu trente piastres. Mon adversaire était un bédouin, et lorsqu'il sut que je ne les avais pas il voulut me casser la tête avec son nabbout. Dieu devrait faire brûler ces instruments entre les mains des bandits qui les portent. Je réussis à le calmer en lui disant avoir oublié mon portemonnaie à la maison, et que j'allais immédiatement lui apporter la somme due. Je crains qu'il ne m'ait attendu longtemps. Je crois l'avoir vu de loin, depuis, et dus m'enfuir en courant à perdre haleine.

Heureusement, il fait chaud maintenant, et les couvertures de laine sont inutiles.

J'en ai pris deux dans le coffre où se trouve le trousseau d'Aïssa pour me procurer les trente piastres: je les ai vendues pour quarante, mais je crois qu'elles ont coûté beaucoup plus cher. Si demain je rencontre le bédouin je n'aurai plus besoin de fuir, au contraire, je lui proposerai la revanche en lui montrant les dix piastres pour qu'il me fasse confiance.

Mais l'affaire des couvertures est devenue quelque peu ennuyeuse. Aïssa a la manie d'épousseter à l'intérieur du coffre. Elle découvre l'absence des couvertures; et lorsque quelque chose manque à la maison, il faut toujours que ce soit moi le coupable! Cette fois c'était vrai, mais elle n'en savait rien et elle ne devait pas hurler que son père avait raison de me traiter de chien voleur! Je lui ai dit avec calme et assurance qu'elle avait tort, car j'avais apporté les couvertures chez le vendeur pour en commander d'autres pareilles: l'hiver passé nous avions eu froid au lit.

—Quand te les rendra-t-il?

—Demain sans faute! dis-je avec un accent plein de sincérité. Mais cette histoire n'est pas finie et je m'attends à de beaux ennuis.

* * *

Ce soir là, sous les bananiers, je me croyais en sûreté, et je l'étais certainement des éclats de mon beau-père qui, quand il perd la tête, devient méchant. Lorsqu'il me donna les deux coups de poing, je pensai qu'il avait dans sa poche un rasoir et qu'au fond je m'étais tiré à bon compte.

J'avais donné les deux gifles à Aïssa parce qu'en rentrant, comme je riais de rien, je lui avouais qu'au café j'avais pris un zibib, et elle me cracha à la figure. Il ne faut jamais être sincère avec les femmes!

Mais le clair de lune était beau, j'étais las de patauger dans la boue, et je cherchais un endroit sec pour m'asseoir, quand, tout à coup, j'entendis grogner un chien. D'emblée il fut sur moi et me mordit à la main et au mollet. Je cherchai

à me défendre, mais cette bête féroce m'attaquait du côté gauche où j'avais l'oeil écrasé, et je ne la voyais presque pas. Je crois qu'il m'aurait dévoré vivant sans l'intervention d'une jeune fille qui appela en criant cette bête odieuse qui mord sans raison. Finalement elle le prit par le collier, et me regarda. Je me tâtai le mollet, me suçai la main, la regardai aussi et la reconnus. C'était Samiha, une très belle fille de seize ans au plus, fille d'un cultivateur, à laquelle j'avais fait un peu la cour sans pouvoir l'épouser car son père demandait dix livres.

—C'est un peu de ta faute, me dit-elle, que fais-tu là à cette heure-ci?

—Je me promène, dis-je.

—Tu te promènes sous nos bananiers à dix heures du soir?

—Oui.....

—Il t'a blessé?

—Oui, regarde; l'oeil, la bouche, la main et le mollet. Mais peu importe; puisque le chien est à toi!

—Elle est bonne, dit Samiha en riant.

—Et toi, tu es belle, plus belle que jamais.

—Oui, dans l'obscurité! minauda-t-elle.

—Tes yeux éclairent, continuais-je galant.

—Pourquoi me dis-tu ces bêtises, dit Samiha assombrie, puisque tu t'es marié?

—Je ne le suis plus, répondis-je

—Depuis quand?

—Depuis hier. J'ai chassé ma femme qui est une propre à rien. Et même je te cherchais.

—Viens à la maison, dit-elle, que je panse tes blessures.

—Tiens bien le chien, fis-je en me levant.

—Ne crains rien, il est bon.

—Peut-être est-il bon, mais tu es mieux que lui.

Je la suivis. La soirée était vraiment superbe. Pleine lune, ciel moutonneux. Aussitôt sorti des bananiers je vis l'immense étendue de la campagne labourée; les sillons étaient des raies noires comme celles qui sont sur le dos du zèbre, mais plus longues. Samiha semblait un génie de la nuit. Sa démarche était comme une danse, et laissait dans son sillage une odeur étrange qui me rappelait quelque chose.

Quoi donc? Ah, j'y suis, c'était l'odeur de l'ammoniaque que Hassanein avait dans sa boutique.

Nous arrivâmes dans sa petite maison toute blanche sous les rayons lunaires. Samiha lâcha son "bon" chien, et nous entrâmes. La chambre était éclairée par une lampe à pétrole avec un réflecteur rond, en étain, qui semblait une autre petite lune jaune pour usage intérieur. Sur les nattes trois hommes étaient étendus: le père et les deux frères de Samiha, qui tous les trois ressemblaient un peu au chien. Sur un réchaud l'eau bouillait furieusement en dégageant un nuage de vapeur qui s'unissait au filet de fumée de la lampe. Aussitôt qu'il nous vit, le père se souleva et nous regarda d'un air interrogatif et peu accueillant.— Balboul l'a mordu, dit Samiha. Nous devons le panser. Le père m'examina les parties lésées et puis, en trempant un chiffon dans une écuelle il me lava la main et le mollet avec un liquide qui brûlait terriblement; ça devait être du vinaigre à en juger par des restes de salade qu'il y avait au fond du récipient. Samiha avait apporté deux bandes d'un tissu blanc avec lesquelles on me banda, un peu trop étroitement.

Puis la jeune fille s'éloigna, et je dis:— Je ne suis pas venu pour ça. Je voudrais épouser ta fille! Les deux frères se levèrent aussi et écoutèrent attentivement.

—Combien veux-tu donner? demanda le père.

—Dix livres, dis-je, car je l'aime.

—Ce n'est pas beaucoup, interrompit un des frères; et l'autre demanda:

—Combien gagnes-tu par mois?

—Cinq livres, répondis-je d'un accent très sincère,— mais on m'augmentera.

—Où travailles-tu?

—A la moudirieh.

A ce moment entra un cheikh, ami de la maison. Après les premières civilités le père dit:

—Il veut épouser Samiha.

—Que dit la jeune fille? demanda le saint homme.

—Elle ne paraît pas très opposée.

—Alors nous pouvons faire les écritures pour les fiançailles, conclut le cheikh.

—Cet oeil-là, demanda un des frères, tu l'as toujours comme ça?

—Jamais, je me le suis blessé il y a un moment en allant contre un arbre, lorsque le chien m'attaquait. Demain il n'y paraîtra plus.

Le cheikh sortit une feuille de papier, un petit encrier de poche et en s'approchant de la lampe il se mit à écrire. Peu après il demanda les noms des fiancés et la somme de la dot.— As-tu l'argent sur toi? me dit-il.

—Je te l'apporterai demain sans faute,

—Bien. Mets-ici ton cachet. On fera venir les témoins demain, quand tu apporteras les dix livres.

Quelques instants après Samiha entra et sans souffler mot nous prépara le thé. Le frère qui ressemblait le plus au chien dit :

—Si tu la bats, je t'écrase la tête avec ça ! et il indiqua une lourde pelle qui était dans le coin.

—Ne crains rien lui dis-je ; je suis un homme doux comme la canne à sucre. Puis je saluai et sortis.

* * *

La lune était masquée par un massif de bananiers. Il faisait presque noir. Que faire ? Je pensai : je ne puis coucher à la belle étoile avec ces moustiques. L'oeil me faisait mal. Si je me hasardais à rentrer chez moi ? Je m'acheminai par un sentier qui longeait un petit canal fangeux. Deux crapauds coassaient en dialoguant avec des voix rauques. En arrivant je trouvai Aïssa qui m'attendait sur le pas de la porte.

—Mon père t'a fait beaucoup de mal ? demanda-t-elle avec tendresse..

—Un peu, ici, à l'oeil. Où est-il à présent ?

—Il dort dit Aïssa.

—Bien, allons nous coucher, je suis fatigué.

En m'endormant, je pensais que même cette histoire de fiançailles pouvait me causer des ennuis, mais heureusement je n'ai pas un caractère à m'en faire pour ces petites vétilles.

* * *

Je me réveillai tard, ce matin là, et aussitôt que je repris conscience, je fis le bilan des quelques vétilles susceptibles de me causer des ennuis.

J'avais été, le soir avant, rossé par mon beau père pour avoir donné une gifle à ma femme et en fuyant sa colère j'avais été mordu par un chien furieux. Il y avait la menace d'une poursuite de mon ex-patron, pour avoir gardé quelques livres sur des factures encaissées. J'avais vendu les deux couvertures de laine du trousseau d'Aïssa pour payer une dette de jeu. J'avais apposé mon sceau sur un contrat de fiançailles avec la délicieuse Samiha en promettant dix livres dont je n'avais pas le premier millième.

Les dégâts produits par les coups de poing du beau père et par les morsures du chien seraient arrangés tous seuls.

Mais il me fallait de l'argent, au moins 15 livres, pour arranger tout le reste. Les frères de Samiha, qui avaient assisté aux fiançailles, paraissaient dangereusement violents. C'est ce qui me tracassait le plus. Pour le reste, je n'ai pas un caractère à m'en faire pour ces petites vétilles.

Je sortis sans me laver la figure: l'oeil et la lèvre tuméfiés me faisaient encore trop mal. Je me rendis sur la grande route qui traverse le village comme un fleuve blanc. Ayant parcouru quelques deux cents mètres, je vis, arrêtée devant une maisonnette en ruines, une charrette à bras remplie de magnifiques balais neufs. Ayant reconnu le fond de commerce de Aly, j'eus une inspiration: j'allais faire le marché pour lui. Sur les encaissements, je prélèverais une participation. Au fond ce ne serait que juste, puisque, tandis que lui se soulageait derrière un mur, j'allais faire son travail. Le pourcentage restait à débattre amicalement.

Avec l'énergie du travailleur qui ne craint pas la fatigue, je poussai résolument la charrette

devant moi. Je fis d'abord une centaine de mètres au pas de course, puis, tranquillement, en moins d'une heure de marche, j'arrivai au bourg voisin. Il pouvait être midi, et pour m'en assurer, je subtilisai un vieux réveil à l'étalage d'un brocanteur, avec la ferme intention de le lui rapporter à la fin de ma tournée. Il marquait 12h. 30.

—Balais! Balais! — Une ménagère s'approcha de la charrette.

—Combien? fit-elle.— Ma foi, je n'en savais rien, mais je dis résolument:

—Cinq piastres. — Comment? dit la femme étonnée. — Est-ce cher? dis-je, c'est du vrai crin

—Enfin, donnez-m'en un.

En quelques instants, tout le village entourait ma charrette. Je vendis 40 balais en vingt minutes. Il m'en restait une vingtaine encore, mais, pour commencer, ça n'était pas mal! j'avais déjà deux livres.

Il faisait chaud; ^{* * *} j'entrai dans un café, en laissant ma charrette devant la porte. Cependant que je sirotais un arghissous bien glacé, j'entendis des vociférations venir de l'extérieur, puis un appel:

—Le marchand de balais! — Je sortis et vis une vieille femme qui tâtait ma marchandise.

—Combien vends-tu ça? dit-elle d'un air incrédule et soupçonneux.

—Six piastres! dis-je — c'est pour rien.

—En effet, dit la vieille — chez le attar — ils coûtent 15! Ils doivent être pourris ou volés.

—Pour ce qui est de pourris, répondis-je avec assurance, vous n'avez qu'à en essayer un. Pour le reste, je ne réponds pas à cette insulte, ma mère! j'ai une roksa en règle.

Mais un chaouiche vint à passer et entendit le mot "roksa". Il s'approcha et me dit d'un ton bourru :

—Fais voir cette roksa.— Je cherchai vainement dans toutes mes poches. Pas de miracle, pas de roksa.

—Ia effendi, dis-je avec un accent de sincérité, j'ai changé de veston avant de sortir, excusez-moi; elle a dû rester dans l'autre.

—Donne-moi ton adresse; si tu ne me l'apportes pas ce soir même, je t'emmènerai au caracol.

Je donnai l'adresse de Aly, et m'en fus d'un pas rapide. Un peu plus loin, je recommençai à vendre mes balais. A six piastres, ça allait comme des petits pains. Vers l'heure du couchant, ma charrette était vide, et j'avais près de 4 livres en poche. J'étais encore loin des 15 livres qu'il me fallait pour arranger mes affaires. Je passai devant la boutique du brocanteur auquel j'avais subtilisé le réveil; et lui montrai l'objet en lui demandant :

—C'est à toi, ça? je l'ai trouvé par terre et j'ai pensé....

—Qu'Allah te bénisse, dit l'homme; on me l'a volé ce matin! on ne peut plus rien laisser aux étalages! Hélas! les temps et les hommes ont changé, il n'y a plus d'honnêteté.

—Et vos affaires, ça va?

—Grâce à Dieu; un morceau de pain pour les enfants me contente.

—Je vais te faire faire une bonne affaire, dis-je d'un air débonnaire. Veux-tu acheter cette excellente charrette? bois dur presque neuf, elle peut porter deux tonnes, roulement facile, un enfant la pousserait...

—Cela ne vaut, excusez-moi, que le prix du bois.

—Tu vas fort, haram aalek; (1) elle m'a couté vingt livres.

Le brocanteur examina les essieux, tapa sur les planches et dit:

—Si je veux y gagner quelques piastres je ne puis te la payer que cinq livres.

—C'est dit, machi calamak (2)

J'ajoutai les 5 livres au produit de mon travail, et m'en allai gaiement.

* * *

Mon bon sort voulut que, chemin faisant, je rencontrai Fatma, ma petite cousine. Fatma est la fille de la soeur de ma mère. C'est une sainte. C'était une amie d'enfance. Nous nous baignions ensemble dans le "massraf", et attrapions les petits poissons enlisés dans la boue avec nos doigts.

C'était le crépuscule, et j'étais fatigué. En la voyant, souriante, heureuse de me rencontrer, il me vint une folle envie de décharger mon coeur. Si Fatma n'était pas borgne, elle serait belle. Son profil, vu du côté de son oeil sain, est celui d'un ange, et cet oeil est voilé de tristesse... peut-être de se trouver seul? Elle portait une gallabieh noire; au cou, un collier d'ambre. Dorée par le soleil couchant, c'était une image comme celles qu'on voit sur les cartes postales. Je ne la voyais pas depuis des mois. Je lui pris les deux mains. Fatma me dit :

—Oui, il y a longtemps. Te souviens-tu du temps qu'on était petits?

(1) Honte sur toi.

(2) Va pour ta parole.

—Je me souviens de tout. Tu étais un terrible menteur, et un peu voleur aussi, mais je t'aimais quand même... Il paraît que tu t'es fiancé avec la fille de Ramadan.

—Tu le sais déjà?

—C'est son frère qui vient de me le dire; il n'est pas très content. Et que dit Aïssa, ta femme?

—Elle ne le sait pas encore. Je m'attends à des ennuis.

—Tu en auras mon brave Hassan!

—J'en aurai, j'en aurai! Depuis quelques temps je n'ai que ça.

—N'est-ce pas entièrement de ta faute? Il paraît que tu as volé trois livres à Hassanein l'épicier chez qui tu travaillais.

—C'était un emprunt. Je le lui rendrai. Et puis, quoi encore? Je vais tout te raconter.

Et je lui dis toute l'histoire des petites vetilles qui allaient m'attirer des ennuis. Fatma faillit en pleurer.

—Mon pauvre Hassan, te voilà dans un joli pétrin. Vien chez nous ce soir, on en parlera avec ma tante.

* * *

Nous cheminions à la lisière des champs. Vert et doré, le bersim et des points obscurs, les figuiers. Une heure de marche. Fatma était orpheline. Sa tante nous accueillit avec des hurlements:

—Que fais-tu avec ce chenapan?

—Laisse-le tranquille; il est malade: regarde son ceil, sa bouche et sa jambe. Son beau père l'a battu, un chien l'a mordu. Je veux l'aider.

J'entrai; Fatma avait du bien; sa maiscnette, un champ d'un feddan et un livret de la caisse

d'épargne postale, que lui avait laissé sa mère. Elle me dit :

—Tu vas manger avec nous, et coucher ici. Demain matin, nous irons à la poste. Je veux t'aider.

Le lendemain matin, très tôt, je rentrai chez moi, accompagné de Fatma. Il y avait un petit rassemblement devant la porte. Un officier de police faisait une enquête.

—Depuis quand a-t-il disparu ?

—Depuis hier matin.

Aïssa pleurait bruyamment. Mon beau-père disait à Aly, le marchand de balais :

—Je ne le crois pas capable de ça, mais le fait est que c'est un chien voleur. On ne sait jamais... Le voici !

L'officier me sauta dessus et se mit à me gifler et à me donner des coups de pieds dans les tibias.

—Excellence, m'écriai-je entre une gifle et un coup de pied, frappez-moi sur l'autre joue et sur l'autre jambe. De ce côté ça me fait trop mal !

—Est-ce que je veux te caresser, espèce de bandit ? C'est toi qui as volé la charrette de Aly, avec toute sa marchandise que tu as vendue au tiers de son prix.

—Au quart, dit Aly. Que maudit soit ton père ! — Où est la charrette, assassin, dit encore Aly.

—Chez le brocanteur.

—Sort l'argent, canaille !

—Si vous ne cessez pas de me battre, excellence, je ne puis mettre les mains dans mes poches.

Je sortis les neuf livres. Aly se jeta dessus.

—La charrette seule en vaut vingt... — On verra demain chez ce receleur de Mahmoud!

Encore quelques coups, dont un dans mon derrière, car j'essayais de m'enfuir. Mais mon ange gardien intervint:

—Excellence, dit Fatma à l'officier, je payerai tout! j'ai quarante livres à la poste. Accompanyez-moi; je ne vous mens pas!

On y alla; c'était très loin, trois heures de marche. Fatma retira l'argent. On reprit la charrette; Aly fut indemnisé. Toujours accompagné de la bande, je rendis les 3 livres à Hassanein, mon ex-patron. Puis on alla au souk, et je rachetai les deux couvertures de laine de Aïssa. Fatma pria l'officier de me laisser libre, puisque tout était arrangé.

—Il ne recommencera plus, j'en suis sûre!

Je saignais abondamment du nez et de la lèvre. Je ne pouvais plus ouvrir mon oeil tuméfié, mais c'était la moindre des choses, puisque ceci s'arrangerait tout seul. Je rentrai me coucher, et m'endormis du sommeil du juste, tandis que Aïssa continuait à sangloter, et que mon beau père bougonnait:

—Tu pleures? tu pleures pour ce chien voleur? Que feras-tu quand il sera pendu?

Un mois après, j'épousais Samiha. C'est Fatma qui paya la dot. Dans mon costume neuf bleu rayé de blanc, et mes chaussures jaunes et noires, j'étais beau comme un ange.

Après la noce, au crépuscule, Fatma s'éloigna avec sa tante. Je la voyais de dos, et la suivis du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans la brume des champs d'engrais. Elle disparaissait comme mes mauvais souvenirs. Je pensais à son oeil si triste et prononçai:

—Que Dieu te récompense :

Aïssa se consola. J'appris ensuite que mon nouveau beau-père possédait quatre feddans bien cultivés. N'avais-je pas raison de ne pas m'en faire pour ces négligeables vétilles ?

*
* *

La première année de mon mariage avec Samiha fut assez heureuse, sauf de petits incidents inévitables dans la vie conjugale. Ainsi, lorsque mon beau-frère Ragab, apprit que j'étais sans travail et que mon emploi à cinq livres par mois à la moudirieh était une blague, il me gratifia d'une série de claques qui ne me laissa aucune trace appréciable. Mais il me fit mal, car ce diable là avait une manière très spéciale d'appliquer des gifles contre lesquelles il n'y avait aucune défense. Il les donnait de sa large et noueuse main de laboureur, de façon à prendre ensemble l'oeil, la joue et la bouche. Ça vous donnait des vertiges; et la suivante venait si rapidement qu'on n'avait pas le temps de reprendre haleine. Mais la douce Samiha et mon beau-père, qui était un bien brave homme, étaient d'abord intervenus pour éloigner Balboul le chien qui, lorsqu'il voyait que son maître rossait quelqu'un, était dévoré du désir de collaborer en déchirant le pantalon de l'adversaire, puis pour calmer mon agresseur en disant:

—Ça suffit comme ça! Nous le ferons labourer avec nous; la main d'oeuvre n'est jamais de trop aux champs. — Labourer moi? pensai-je effaré, moi qui sais lire, écrire et compter? un bureaucrate, un ex-encaisseur? quelle déchéance!

Mais le moment n'était pas aux protestations. Si j'avais dit un mot, Ragab, m'aurait appliqué un autre lot de ces fameuses gifles à vous désaxer le cou.

Dès le lendemain matin je fus réveillé avant l'aube par un très léger et inoffensif coup de pied au derrière. On me mit entre les mains une bêche assez lourde pour moi, qui ne savais manier que la plume, et on m'ordonna ce que j'avais à faire. Creuser de nouveaux sillons sous les bananiers et arracher les adultes pour faire place à la nouvelle pousse.

Ce travail était très dur, et me donnait mal aux reins. Au bout de trois heures et lorsque le soleil était déjà haut, mon beau-père vint me rejoindre. Il ne paraissait pas très satisfait du travail accompli et me dit :

—Tu finiras par apprendre.

Après ces mots d'encourageant optimisme, il me chargea de transporter les vieux troncs arrachés à la lisière du champ, qui était bien à trois cents mètres de là. Je voulus le faire en plusieurs fois, en divisant en 4 ou 5 faisceaux le fardeau qui devait peser une centaine d'okes, mais le beau-père trouva que j'étais assez solide pour traîner le tout en une fois et ne pas perdre trop de temps. Le souvenir des claques de Ragab fut un stimulant et je redoublai d'efforts. J'en vins finalement à bout. Au retour, je butai contre un gilet qui était par terre. D'une des poches pointait un portefeuille en cuir, que je me fis un devoir de visiter. Il contenait à peu près une livre en billets de dix piastres, et je considérai très discret d'en prélever quatre en remettant ensuite le portefeuille à sa place. Quelques minutes après je vis, de l'endroit où j'avais repris mon travail de forçat,

Ragab venir ramasser son gilet. Il n'eut aucun soupçon, mais le soir, lorsque nous étions tous réunis autour de la table pour dîner, il ouvrit son portefeuille pour faire je ne sais quel compte et il s'aperçut du manquement. Furieux, il pesta contre le ciel et la terre. Il me vint alors une idée géniale; je dis: — Il n'est pas juste que Ragab tout seul supporte les conséquences de ce vol; je propose que chacun de nous contribue pour sa part à le dédommager, voici mes dix piastres. — Les autres acquiescèrent et Ragab rentra dans son pécule: mon beau geste me le concilia à jamais.

*
* *

Mais cette vie là était insupportable pour moi; le dur labeur auquel j'étais soumis sans relâche, sauf pour deux heures seulement, le vendredi, pour les prières, était au-dessus de mes forces. Je maigrissais à vue d'oeil. La douceur de Samiha n'était pas une compensation suffisante, d'autant plus que depuis qu'elle était enceinte elle travaillait moins et nous, les hommes, avions un surcroît de besogne. J'allais parfois me promener, le soir sur la grande route. Il m'arriva donc qu'une fois, brisé de fatigue, je m'endormis appuyé contre le gros tronc d'un ghimmez qui était au bord. Je fus réveillé par un effrayant grondement; je pensais que le tonnerre était derrière moi et sans réfléchir, je sautais au milieu de la route carrossable... C'est alors que survint l'accident qui devait décider de mon sort et changer du tout au tout mon état.

Je fus attaqué par une grosse voiture automobile qui m'aveugla de ses phares. J'entendis quelque chose craquer: c'était mes jambes, mes

pauvres jambes amaigries par le travail; puis une douleur cuisante, puis je crois que je m'évanouis, car le fil de mes souvenirs reprend à l'hôpital.

*
* *

Un gros monsieur à lunettes, très rouge et bien habillé, était près de mon lit, et à côté de lui, un infirmier et un médecin, que je reconnus à leurs uniformes blancs. Visiblement ils attendaient mon réveil. Je ressentis immédiatement une forte douleur aux pieds, mais lorsque je m'en plaignis au médecin, il me dit d'un air débonnaire et presque tendre:

—C'est une impression, mon pauvre ami, car tu n'as plus de pieds.

Pour incroyable que cela paraisse, je dois dire que ma première réflexion fut: — Plus de pieds? Je ne pourrai donc plus travailler aux champs, je suis délivré de cet enfer... C'est après que je m'aperçus qu'il y avait un grand vide sous mes draps, un vide qui commençait un peu plus bas que mon ventre, à peine un peu plus bas... Je me mis alors à pleurer bruyamment, comme un enfant.

Je n'ai pas un caractère à m'en faire pour des petites vétilles, mais ceci était vraiment assez important. L'infirmier me donna à boire, le gros monsieur me tapa sur l'épaule et me dit d'un accent paternel qui me toucha:

—Mon fils, je t'ai fait transporter ici, dans le meilleur hôpital de la région, pour que tu sois bien soigné, et tu l'as été, puisque tu es hors de danger. Pour sauver ta vie, on a dû amputer tes deux jambes, afin d'éviter... (ici il dit un mot difficile dont je ne me souviens pas). Je payerai

tous les frais, mais il faut que nous restions des amis.

Là, le médecin intervint pour dire :

—L'amputation était malheureusement nécessaire, car tes jambes n'étaient plus, lorsqu'on t'a amené ici, que deux sacs informes.

Je pleurai encore, puis le gros monsieur bien habillé me dit :

—Si nous restons amis, je te payerai deux magnifiques jambes mécaniques avec lesquelles tu pourras marcher parfaitement, et je te donnerai une belle somme d'argent, à condition que tu me signes ce petit papier.

A ce moment-là arriva un officier de police qu'apparemment on attendait et qui se joignit au groupe qui entourait mon lit. D'un air sévère, non pas envers moi mais envers le gros monsieur, il dit :

—Il faut que tu saches que rien ne t'oblige à signer ce papier, où il est dit que ce qui est arrivé est de ta faute, et que ce monsieur n'a aucune responsabilité.

—De ma faute ? dis-je étonné en regardant le vide qui était sous mes draps.

—Oui, dit l'officier. Pourrais-tu te souvenir exactement comment a eu lieu l'accident ?

Je racontai ce qui s'était passé ; mon sommeil, mon brusque réveil et le bond que je fis au milieu de la route. L'officier écrivait. Je n'aime pas beaucoup les officiers de police, et pour cause ; je n'ai jamais oublié le pile que m'avait flanquée l'un d'eux le jour où j'avais volé la charrette de Aly.

—Vous voyez bien, dit le monsieur. Il s'est littéralement jeté sous les roues de ma voiture.

—A quelle vitesse alliez-vous pour l'avoir broyé comme ça?

—A un maximum de soixante. Mon chauffeur et ma femme sont témoins; je n'ai aucune responsabilité. Qu'il me fasse un procès, s'il ne veut pas signer, ou bien qu'il signe et prenne ces cent livres. Et il sortit un grand billet. Ils sont bien beaux, les billets de cent livres! je n'en avais jamais vu.

—Je veux les cent livres, m'écriai-je; les cent livres! et je signai.

*
* *
*

Je continuai à vivre chez mon beau-père, attendant l'arrivée de mes jambes "mécaniques". Mais ça n'était pas drôle. On m'appelait l'éclopé: Samiha me regardait à peine. On me traînait le matin devant la porte de la maison, où on m'apportait la nourriture; très peu et pas fameuse. Au couchant on disait: — "Rentre l'éclopé". - On fit fabriquer à mes frais un chariot, avec un petit coussin, ce qui le rendait très commode. Je dus donner la moitié de mon capital à mon beau-père, pour mon entretien. Ça n'était pas drôle du tout, et je ne jouissais pas de l'oisiveté tant désirée. Mais un jour, mon ami Gallioub vint me trouver. Gallioub est un sage. Voici ce qu'il me proposa:

--Au lieu de rester prisonnier ici, tu pourrais exercer une profession très lucrative.

—Laquelle? demandai-je étonné.

—Celle de cul-de-jatte dans une grande ville. Tu as tout ce qu'il te faut pour réussir. Je te ferai traîner jusqu'à Tantah, et là je te ferai faire un chariot approprié à ta profession, un chariot très bas, à quatre roues, que tu pourras faire rouler toi-même. Personne ne refuse un don à

un cul-de-jatte. Il y a deux ans, j'en ai lancé un autre, Hendaoui, qui se fait maintenant plus d'une demie livre par jour. Nous serons associés au 50 pour cent, car tu auras toujours besoin de mes services.

Gallioub est un sage. J'acceptai.

Huit jours après, j'étais installé.

Nous avons trouvé une petite chambre au ras du sol. C'est là que je reçus, deux mois après, par l'entremise du cheikh-el-hara, les deux magnifiques jambes mécaniques que m'avait envoyé le généreux monsieur. Deux merveilles en beau bois ciré, et du nickel, et des lanières en cuir. Gallioub, qui est un sage, les vendit de suite pour vingt livres. Il paraît qu'elles avaient coûté soixante — mais il ne fallait pas qu'on les vit. Un bon cul-de-jatte ne doit pas posséder de jambes, vraies ou fausses.

Et maintenant les affaires marchent. J'ai fait installer un petit claxon à mon chariot, ce qui donne une note gaie et alerte. Je vais beaucoup plus vite que lorsque j'avais des jambes, et je me fatigue moins.

J'ai des clients fixes et des clients de passage. Lorsqu'il fera très chaud on ira à Alexandrie.

Au fond, je n'ai jamais été si heureux.

La vie est belle, il faut savoir en jouir.

Et surtout, ne pas s'en faire pour de négligeables vétilles.

ENRICO TERNI

LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS

I. LES "MESURES" de M. MARCEL JOUHANDEAU

On ne saurait trop insister sur l'importance de l'oeuvre de M. Marcel Jouhandeau, dans l'univers actuel de la littérature française. Cet écrivain a, depuis longtemps, ses fidèles; mais il semblait ne pas devoir connaître la très grande popularité, en raison de certain hermétisme inhérent à sa manière. Et puis, il y avait du solitaire, voire du sauvage chez cet écrivain qui, par timidité naturelle, en dehors des milieux de la "Nouvelle Revue Française" n'a jamais fréquenté les cercles ou cénacles littéraires.

En dépit de ce retrait volontaire et de cette discrétion exemplaire, M. Marcel Jouhandeau a récemment défrayé la chronique littéraire et semble devoir très largement élargir son audience. Les plus hardis ne craignent même pas de énétrer dans l'intimité matrimoniale de l'auteur des *Chroniques Maritales* et d'aller interviewer "Elise", l'authentique compagne du romancier, — que celui-ci a d'ailleurs mise en scène dans ses ouvrages sous un aspect pittoresque, étonnant. "Elise" est une femme impétueuse, torrentielle, pleine de contradictions et inconsciente de ses contradictions, balayant tout sur son passage, professant des vues personnelles sur Dieu et sur la religion, donnant des galas à des clochards qu'elle chasse sauvagement ensuite, inflexible sur la chasteté et la vertu, égoïste jusqu'au génie...

Or cet être que M. Marcel Jouhandeau n'a cessé de dépeindre avec une terreur navrée et dont le néant et le vide simulent un enfer permanent, aurait donc une réalité? Laissons le soin aux lancements publicitaires d'exploiter cette mine à échos et à sensations. Répétons-le: M. Marcel Jouhandeau vaut infiniment mieux que ce récent battage et l'on préfère à ces démonstrations spectaculaires l'image d'un sexagénaire appliqué, qui a délivré une quarantaine d'ouvrages, sans autre souci que celui de s'exprimer.

Si l'on désire, par contre, suivre l'actualité littéraire dans sa meilleure fantaisie, il n'y aura qu'à consulter le chapitre et le pastiche que M. Jean-Louis Curtis, Prix Goncourt 1947, a consacré à M. Marcel Jouhandeau et à son oeuvre, dans son brillant essai intitulé *Haute école*(1), où l'on voit le mari d'Elise, qui a un style et une morale, évoluer ou osciller entre les deux pôles extrêmes de la Sainteté et du Mal!

Mais reportons-nous aux deux derniers ouvrages de M. Marcel Jouhandeau, auteur désormais très disputé puisque *l'Imposteur* a été publié par les Editions Grasset et *Un Monde* par les Editions Gallimard.

Le premier, *l'Imposteur*, se rattache à la tradition d'Elise, son fameux personnage, auquel le romancier accole ici l'étiquette d'"iconoclaste", en sous-titre! Car il n'y a place aujourd'hui que pour une sorte de tragédie. Dans les anciennes *Chroniques Maritales*, il était surtout question des folies d'Elise, ou de ses caprices, ou encore de ses extravagances: le burlesque dominait. Désormais la tragédie se noue et se dénoue sous nos yeux, intensément. Tout se passe comme si l'auteur, prenant ou ne prenant pas son exemple dans la réalité directe, exprimait par son

(1) ed. Julliard

attitude une sorte de refus à toute liberté, à toute évasion possible. Il se plait manifestement d'ailleurs et se complait dans ce refus, dans la jouissance d'esprit que lui procure cette dépendance. Tout se passe comme s'il se délectait dans le lent cortège de son esclavage et de sa démission. En somme, Elise, sa femme, est son alibi, sa base. Il écrit: "Dieu sait que sans Elise, bientôt tout ne serait que dispersion et confusion". "Grâce à elle, dit-il, à sa présence qui en règle le cours, ma tragédie secrète, si nombreux qu'en soient les épisodes, *a son unité profonde*"... Il ajoute encore, au gré de notations serrées, précises, impitoyables, dans un style d'étonnante pureté: "Je ne l'aime (Elise) qu'inquiète, qu'irritée, c'est *ma justice, ma conscience*". Ainsi accepte-t-il son univers d'autrefois et de toujours; et paraît-il en somme s'accommoder de cette ombre punitive et vengeresse qui le poursuit pas à pas, guettant son moindre geste, son souffle le plus intime, et prête à l'interpréter dans le sens le plus agressif.

La critique n'a donc pu que constater comment, dans ce nouveau chapitre des *Chroniques Maritales*, M. Marcel Jouhandeau (qui reconnaît n'avoir pas le don d'invention), continue à nous parler de lui et, "à nous exhiber ses griefs et ses déboires conjugaux"; on serait d'ailleurs bien embarrassé s'il fallait amener à conciliation ces "époux terribles", en définitive fort bien assortis, en dépit de l'atmosphère tragique où il ne cessent de s'affronter: elle, Elise, monstrueuse, lui taquin. D'où cette remarque fort judicieuse qui encouragera ceux qui voudraient généraliser la leçon du moraliste: "Somme toute, a écrit M. Emile Henriot dans *le Monde*, c'est beaucoup moins à elle qu'il en a qu'à l'état de mariage même, qui inflige, cette dépendance et cette gêne." — "Elise a beau, le menacer d'une hache, suspecter ses moeurs le traîner de bougre, et même l'appeler "imposteur"

parce qu'il n'a pas réellement pris parti en politique Marcel s'indigne, monte sur ses grands chevaux, rompt, puis revient. Malgré sa violence, son injustice, son aigreur, il a besoin d'Elise, comme Jean-Jacques autrefois de Thérèse. Sans elle, qui surveille tous ses mouvements, il tomberait dans la dépendance de ses amis ou d'une autre femme. Elle seule le préserve du mal; ce n'est pas d'elle qu'il est la victime mais de lui. Elise s'éloigne du péché mortel, et, le protégeant contre lui-même, elle le rappelle au devoir hors du mensonge et de l'évasion. Sous le joug. Le joug bienfaisant. Fort bien ! Et de quoi se plaint-il alors ?

C'est le bon sens même. Et c'est par cet excès de subtilité que pêche un peu cette oeuvre si attachante. C'est sa gratuité en marge d'un tragique assez factice, qui nous fait prendre l'affaire avec une souriante indulgence. Libre, en effet, à M. Marcel Jouhandeau de croire à l'enfer et pour plus de sûreté, (afin d'en avoir sa part délectable), libre à lui de le prendre sur la terre et de l'organiser à sa guise.

Si l'on quitte l'*Imposteur* pour lire *Un monde*, on retrouvera évidemment Elise, mais de façon épisodique. Elle n'apparaît qu'assez rarement, mais toujours aussi redoutable, au sein de ce bouquet d'anecdotes, de souvenirs, de petits récits de forme achevée, de suggestions, de remarques, de mots, de portraits, tous riches de belle et malicieuse observation et de surprenante variété. Tous les sujets y passent. Tout "un monde" est recréé pour nous. C'est un peu comme si M. Marcel Jouhandeau se livrait, pour son plaisir et pour le nôtre, à un jeu de *variatio* d'une virtuosité accomplie. On y voit surtout des êtres simples dont M. Marcel Jouhandeau nous assure que le plus humble dans sa misère peut se mouvoir comme un roi. Il note: " J'aperçois autour de ces communs visages une sorte de gloire qui les accompagne partout, d'au-

tant plus réelle que la fortune la leur refuse et qu'ils sont seuls à se la donner à eux-mêmes, à force de mérite: voilà leur vraie grandeur."

Ici, M. Marcel Jouhandeau se trouve, à *sa vraie mesure*, d'éblouissant styliste et de moraliste indulgent. Ce "monde" là n'est plus un Enfer! L'auteur y met une pointe d'amour, de compréhension et d'indulgence, qui nous le fait plus aimer et mieux comprendre.

PIERRE DESCAVES

II. AUTOUR de NATURALISME FRANÇAIS

Eh bien! on écrit encore l'histoire du naturalisme! M. Charles Beuchat vient de lui consacrer deux volumes riches d'idées et de faits. Cela prouve sans doute que le naturalisme ne s'est pas évanoui de la vie même de la littérature, disons des littératures. Cela prouve qu'il a exercé une influence considérable dans l'opinion générale. Et nul ne le conteste.

Notez que M. Charles Beuchat a écrit *l'Histoire du naturalisme français* (1). Le sujet est d'importance. On aimerait qu'il eût écrit une Histoire du naturalisme universel. Car le mouvement fut universel. Possible d'ailleurs, et même certain que la littérature française ait eut, dans la conjoncture, une sorte de prépondérance animatrice et d'action plus ou moins directrice. Tout peu se discuter. Mais là n'est pas la question essentielle devant les siècles qui passent.

Il est du moins plaisant ou émouvant, selon les heures, de constater que le souvenir des naturalistes français demeure bien vivant...

(1) 2 volumes - Corrèa éditeur - Paris

Des naturalistes français, qui étaient peu ou prou-naturalistes, qui se flattaient de l'être, ou ne se flattaient pas, qui l'étaient sans savoir pourquoi, sans savoir comment.

Ainsi Maupassant.

On fête ces jours-ci, le centenaire de sa naissance comme s'il était encore rayonnant de jeunesse. On célèbre son amitié si respectueuse et si tendre pour Flaubert. On évoque dans une autre manifestation les quelques journées heureuses qu'il vécut sur la Seine des banlieues parisiennes, alors qu'il jouissait d'une santé apparemment robuste, et qu'il n'envisageait pas l'atroce maladie sur la nature de laquelle on dispute toujours, mais qui le tortura et qui le tua.

Maupassant fut un parfait conteur. Fut-il naturaliste autant que cela?

Il eût été bien empêché lui-même de définir le naturalisme comme de définir quoi que ce soit.

Il déclarait à Hugues Le Roux

“J'ai la certitude que je n'étais pas né pour écrire plus que pour toute autre besogne. Je n'ai trouvé dans le travail aucune joie!”

Biens des écrivains se gardent de tels aveux!

Et, plus tard, comme Octave Uzanne le conjurait de se retirer du tumulte mondain qui le paralysait, il répondait:

“Vous avez certainement raison, mais... et la clientèle!”

Ce n'étaient pas là propos d'artiste ou de docteur de la littérature!

* *
* *

Tout autre, assurément, tout autre fut le bon Zola, le grand Zola.

Lui était sincère! il croyait à ce qu'il écrivait. Mais écrivait-il pour renouveler la littérature roma-

nesque par ce que nous continuons et continuerons d'appeler le naturalisme? Ecrivait-il pour imposer au monde une école littéraire qui serait donc à jamais le naturalisme? Ah! il ne fut pas sans hésiter. Mais la voie découverte, il la suivit avec une vigueur inégalable.

Il semble que le mot: naturalisme ait un peu moins de vogue maintenant, et, pour prendre un exemple caractéristique, le plus récent historien de la littérature française, M. Van Thiegem, ne consacre pas un chapitre au naturalisme proprement dit, et il classe hardiment - justement - Zola parmi les réalistes. Il n'a pas tort. Le naturalisme n'est qu'un enfant ou un frère assez mal élevé, on peut en convenir, mais singulièrement dru, vigoureux, intrépide, du réalisme.

Or, l'histoire de la littérature est beaucoup plus amusante qu'elle ne paraît l'être. Il faut seulement, pour apprécier son comique, la bien connaître.

Zola, que nous ne pouvons pas ne pas prendre devant la postérité qui nous surveille, comme le chef indiscutable du naturalisme, de tous les naturalismes, est d'abord un romantique forcené, du genre sentimental, libéral, humanitaire. Surtout il a le réalisme en horreur.

Ainsi que le dit le savant et ferme historien du *Réalisme sous le second Empire*, dont l'ouvrage fut publié voilà une quarantaine d'années, Pierre Martino: "Zola abomine surtout une doctrine littéraire, artistique et philosophique, dont il sera quelques années plus tard le scandaleux champion, il abomine le réalisme"

Réalisme, dit Martino, il ne dit pas: naturalisme. Zola, au reste, ne le dit pas non plus. Quelques années plus tard, vers 1864, il écrivit une étude sur "l'écran que je préfère": "Toutes mes sympathies sont pour l'écran réaliste; il contente ma raison et je sens en lui des beautés immenses de solidité et de vérité". Zola,

en ce temps, n'établit aucune différence entre le réalisme du jour et le naturalisme du lendemain.

Il tend, du moins, au souci de l'observation exacte, à une passion bien affichée pour le "document". Car, écoulés deux ou trois ans supplémentaires, il s'honore — c'est son expression — d'appartenir au groupe des écrivains naturalistes. Enfin!

M. Charles Beuchat nous affirme, non sans quelque désinvolture, que le naturalisme date d'Homère, et il le voit tout au long de notre littérature. Incontestablement il n'a pas tort. Le naturalisme, c'est le réalisme devenu brutal, pessimiste, certes, et forçant peut-être l'importance des bas instincts. Le fait est qu'il dure par delà Zola. M. Charles Beuchat le rajeunit en nous le racontant. C'est un service qu'il nous rend à nous comme à lui.

Puissent les événements de la vie contemporaine ne pas imposer au naturalisme une prééminence qui ne manquerait pas d'être douloureuse! Il importe que les cruautés de l'existence des individus et des peuples ne dépassent pas les hardiesses des grands écrivains.

J. ERNEST-CHARLES

III. DEUX COLLECTIONS de POESIE

Il y avait en Avignon un jeune poète qui tout le jour vendait ces superbes percolateurs "dont l'éclat fait l'orgueil des cafetiers prospères".

Chaque soir il traversait le Rhône, et rentré chez lui, sur la colline au pied de la tour, écrivait des vers devant le plus beau paysage de monde. Contrairement à ses frères en poésie, ce poète lisait les œuvres des

(1) 2 volumes - Corréa éditeur - Paris.

autres, et comme il était modeste, il les aimait à l'égalité des siennes. C'était un Flamand du midi, ou un Provençal des Flandres: il s'appelait Pierre Seghers. Il était donc rêveur comme ceux du Nord, et précis dans ses rêves comme ceux du Midi. Son grand rêve, c'était que tous les poètes soient frères. Il fallait avoir l'âme candide pour rêver cela. Candide ou pas, notre homme était bien décidé à réaliser son rêve, car il avait l'esprit pratique et la tête carrée. La guerre vint, et la fraternité des armées lui parut favorable à celle des poètes: il eût l'idée d'imprimer une petite revue qu'il appelle Poètes Casqués. (P.C. c'était son vrai titre.) Et tout de suite, il écrivit à celui dont la voix fit battre tant de cœurs dès les premières semaines de la guerre: Aragon. Aragon lui fit confiance acceptant de figurer parmi des poètes inconnus, dont quelques-uns étaient encore des poètes du dimanche. Après l'armistice de 40, Seghers se dit: continuons. Aragon était encore là, les poches pleines de poèmes: les siens, et une foule d'autres, qu'il recevait de partout. Celui-ci prospectait, infatigable, à l'affût des voix nouvelles, des jeunes colères et des lyriques espoirs: celui-là faisait des sommaires, tournait les censures, imprimait, colportait. Ainsi naquit la revue *Poésie*, qui pendant sept ans devait honorer les lettres et témoigner du courage français. Les poètes s'y sentaient vraiment frères: ils disaient tous la même chose, chacun à sa façon.

Cet heureux temps (heureux en esprit, et tourné vers l'espérance) ne dura pas quand revinrent de meilleurs jours. Le public se montra ingrat pour les poètes qui l'avaient réconforté: les poètes se divisèrent de nouveau; *Poésie* sombra comme *Fontaine*. Mais Pierre Seghers ne se tint pas pour battu. Il avait quitté son Avignon et la compagnie des percolateurs: il était maintenant éditeur des poètes, et entendait le rester. Sa grande idée, c'était maintenant de lutter contre

l'inertie du public en faisant mine de flatter sa paresse. On ne lit pas *in extenso* les poètes: pourquoi ne les lirait-on pas en anthologie? Un poète, ce n'est pas un monsieur qui se promène tout le jour dans les nuages fuyant la compagnie de ses frères humains: c'est un homme, un vivant qui a les deux pieds sur la terre, et que le premier venu pourrait aimer s'il le connaissait tel qu'il est vraiment, s'il pouvait l'aborder la main tendue sans être gêné par sa légende. Pierre Seghers tient que les hommes sont faits pour se rencontrer et se comprendre: il faut donc, pense-t-il, que le public puisse aborder les poètes. Sa collection — fruit de cette idée — dont le titre est *Poètes d'Aujourd'hui*, c'est d'abord un lieu de rencontre.

Voulez-vous connaître Michaux, ou Eluard, ou Breton? Achetez l'un de ces petits volumes. Le préfacier — un bon critique — est un ami du poète, un homme qui a pénétré non seulement l'intimité de son œuvre, mais celle de sa vie. Il ne pousse pas la curiosité au-delà de la bienséance: il ne vous apprendra pas de secrets comme les échetiers de petits journaux. Mais il vous présentera au poète: vous voici de ses familiers, d'emblée. Vous aurez l'impression de le connaître depuis toujours, de le suivre avec sympathie dans ses luttes ses réussites, ses déceptions. Vous saurez de lui ce qu'il faut savoir d'un être aimé: vous prendrez sa mesure, et vous retrouverez en lui vos problèmes, vos sentiments, votre part d'humain et même de trop humain. Sans excès de louange, sans mythe, le vrai secret de l'artiste, c'est d'être un homme comme vous.

Ces quatre-vingts lignes d'introduction, faciles à lire et dont chaque mot porte un sens, vous auront déjà expliqué la nature de sa poésie par son comportement même. Vous entrerez alors dans son jeu avec toute l'aisance de la conversation. Vous verrez son œuvre évoluer, grandir, les thèmes s'en dégager, une volonté

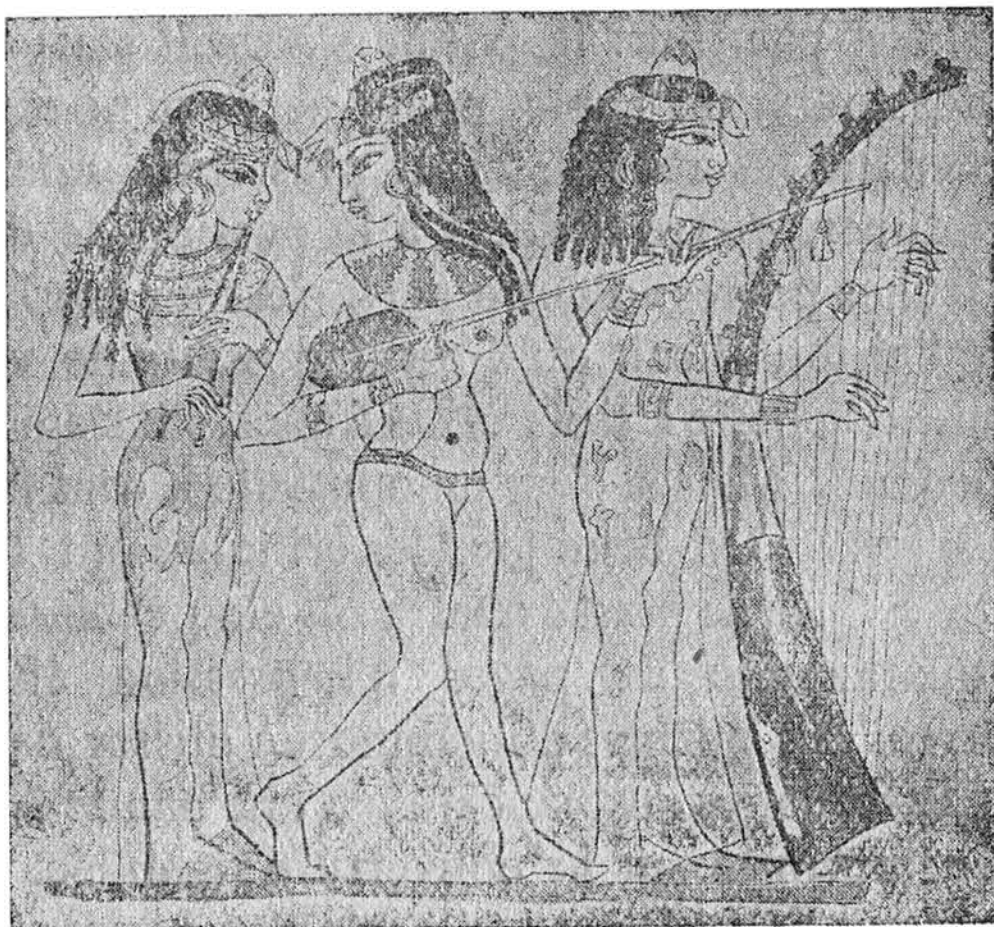
continue s'y traduire. Vous pénétrerez sans effort dans le mystère d'un grand effort créateur. C'est cela même que vous cherchiez, n'est-ce pas? Cette façon de devenir un homme? L'unité que vous poursuivez en vous-même, que vous construisez par un mouvement d'incessante attention, dont vous voyez ici l'exemple. Vous découvrez la raison d'être de toute pensée singulière, — votre raison à vous. Quand vous refermez le livre vous avez l'impression de connaître un homme, et de vous mieux connaître en même temps. De plus, vous venez de faire un excellent apprentissage: vous n'aurez plus devant la poésie, cette irritante timidité du profane qui la dédaigne sous prétexte qu'il ne la comprend pas.

Diffuser les poètes célèbres, c'est très bien. Mais ce n'est pas tout: la poésie s'accroît sans cesse. Or de nos jours, un jeune poète ne peut ni se faire entendre dans les revues, ni, à plus forte raison se faire imprimer. Pierre Seghers a la passion de découvrir de jeunes poètes: d'autre part, c'est un esprit pratique, je l'ai dit. Il sait qu'il est impossible de vendre un volume de poésie à trois cents francs, s'il s'agit d'un poète inconnu. Mais si c'est un opuscule à cent francs, pourquoi pas? Un beau jour les critiques ont trouvé dans leur service de presse quatre ou cinq cahiers plats d'une quarantaine de pages d'impression élégante mais serrée: des poèmes d'inconnus, à glisser dans sa poche. Ces cahiers sont blancs, avec une bande de couleur vive imprimée sur la couverture rempliée. Il est peu de livres de poésie aussi agréables à regarder, — et l'on a souvent grande surprise à les lire. Je ne serais pas étonné que plus d'un grand poète futur ait marqué d'un de ces cahiers, comme d'une pierre blanche, le début de sa route en poésie.

Et maintenant, Pierre Seghers? Son visage heureux et solaire témoigne d'une légitime satisfaction

de soi. Voilà un homme content de lui-même parce qu'il est content des autres: c'est, pour Pierre Seghers la définition même du bonheur. Y en a-t-il, des gens bien dans le monde! semble-t-il toujours prêt à dire. Et il ajoute, d'un air de triomphe: "Tu sais, les jeunes poètes: moi, je leur donne des droits d'auteur!"...

PIERRE EMMANUEL



Reflexions sur le mystère musical

Il n'a jamais paru tant de livres consacrés à la musique — et non point aux oeuvres ni aux compositeurs, études analytiques et biographies, mais bien écrits théoriques où l'on expose les dernières recherches de ceux qui se sont donné mission de renouveler les formes traditionnelles de l'art. Devant cette marée montante de papier imprimé, l'on se demanderait si l'art sonore n'est pas à la veille de subir quelque transformation radicale, si les oeuvres de demain ne différeront pas des ouvrages d'hier au point qu'il n'existera plus de commune mesure entre eux. Et puis l'on va au concert, et l'on a vite fait de comprendre le néant de ces discussions; les systèmes ne signifient pas plus aujourd'hui qu'ils ne signifiaient hier. Ce qui compte, et ce qui importe seulement, c'est le résultat obtenu, c'est l'agrément du morceau. Debussy qui passa pour révolutionnaire, ne l'oublions pas, l'a dit et répété: la musique est faite pour plaire aux oreilles et à l'esprit. Il ne s'agit pas, bien entendu, de rechercher le suffrage du plus grand nombre (encore qu'il soit légitime de le mériter si, pour autant, on ne cesse pas de satisfaire le goût des plus délicats). Il faut que la construction sonore fournisse un aliment à l'imagination, à l'esprit et au coeur. L'art des sons est d'un équilibre infiniment délicat: il faut peu de

LES ARTS -- LA MUSIQUE

chose pour le détruire, aussi bien s'il s'agit de la beauté linéaire d'une simple et pure mélodie, que de la riche complexité d'une fugue, que du jeu des harmonies se colorant suivant les timbres des instruments. En même temps qu'un plaisir des sens, la musique est un plaisir de l'esprit.

Certains qui sont doués, sentent d'instinct son charme et, d'emblée, subissent sa puissance. Mais il arrive qu'à ceux-là même, la musique ne donne point du premier coup toute la joie qu'elle porte en elle. Il est aussi des hommes qui, non dénués d'intelligence et de sensibilité, l'esprit armé d'une solide culture, demeurent incapables de sentir la beauté de l'architecture sonore, de s'émouvoir en écoutant les chants qui apportent à tant d'autres les consolations les plus nobles et les plaisirs les plus purs. Certes, on ne saurait sans abuser des mots, emprunter aux théologiens les expressions de *grâce efficace* et de *grâce suffisante*; mais l'image n'est pas inexacte qui fait comprendre cette sorte de surdité spirituelle dont souffrent ceux à qui manque vraiment la *grâce suffisante* — le minimum de sens esthétique des valeurs sonores. C'est beaucoup, puisque sans elle tout un monde demeure inaccessible; c'est peu de chose, puisque pour l'acquérir, il suffit le plus souvent d'un choc, d'une émotion, d'un concours de circonstances, de ce que l'on nomme une heureuse disposition d'esprit. Mais pour la conserver, il faut — parlant encore comme les théologiens — un ferme propos. Il faut appliquer son intelligence à un ordre de choses auxquelles, par paresse ou étourderie, on n'avait pas pris garde encore.

D'ailleurs cet *état de grâce* musical n'est point un état définitif. Si bien entraînés que nous soyons à entendre de la musique, si fort que nous l'aimions, il nous arrive de nous trouver en état de sécheresse et comme privés de la grâce. Et cela fait comprendre

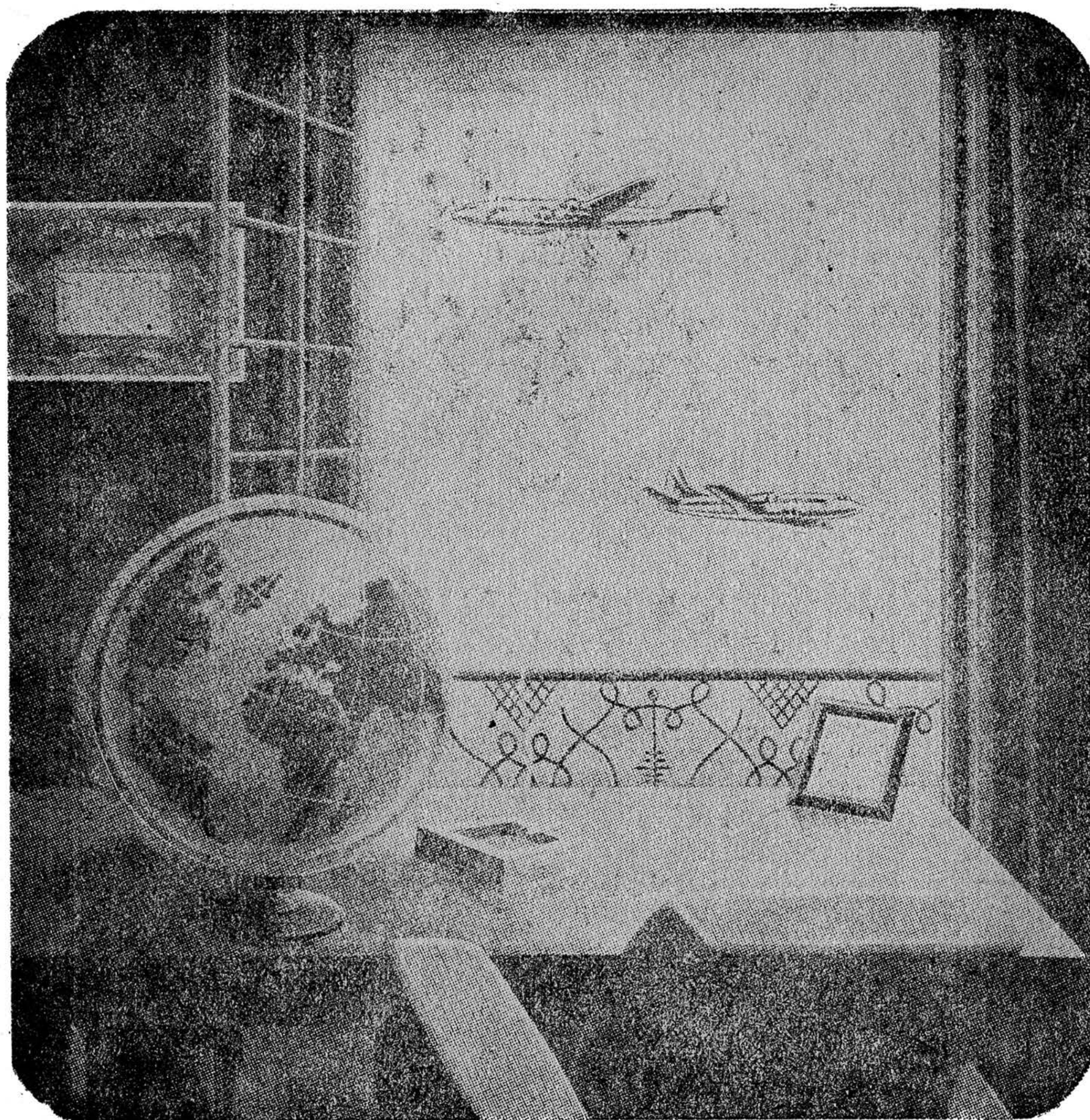
combien est difficile l'exercice de la critique. Car il serait bien téméraire de croire que le critique peut demeurer constamment dans cet état de grâce. Tout ce qu'on peut lui demander, et même exiger de lui (car c'est affaire d'honnêteté), c'est de ne céder point, en aucune circonstance, à son humeur, c'est d'entrer au concert et au théâtre l'esprit dans cet état de "neutralité bienveillante" sans lequel tout jugement est faussé par la prévention. Il faut, pour apprécier une oeuvre nouvelle, des facultés bien exercées; il faut une extrême prudence dans ces jugements. Le poète dont les hardiesses verbales vous semblent obscures, vous le relisez à loisir. Mais la phrase musicale que vous avez entendu à l'orchestre s'est évanouie; son déroulement ne vous a ménagé aucun répit pour réfléchir. Vous l'avez mal entendu? C'est tant pis. Vous ne la réentendrez peut-être jamais plus... Et c'est pourquoi la routine, les idées reçues ont si souvent nui aux musiciens, bien plus qu'aux autres artistes.

La tâche du critique est avant tout d'éclairer la route sur laquelle s'engage hardiment l'artiste libéré de la routine et des idées reçues. Tâche malaisée certes que l'exemple de Debussy fait mieux comprendre. Le créateur véritable, l'artiste plein d'idées neuves, semble toujours aux contemporains un isolé. On aperçoit aisément qu'il n'est "pas comme les autres" on voit mal, ou point du tout ce qui le rattache à ses devanciers. Car, en art, il n'y a pas non plus de génération spontanée, et l'on est toujours le fils de quelqu'un. Seulement, certains qui sont les plus grands, cessent dès leurs premiers essais d'imiter personne et semble n'avoir gardé de l'héritage que ce qui put être totalement assimilé par leur propre génie, si bien même qu'ils paraissent avoir réinventé leur art. Il y a dans Proust un passage où le romancier esquisse le portrait de Mme de Combremere, debussyste convaincue,

mais plus snob encore que Debussy, que vraiment musicienne: "Elle ne se rendait pas compte que si Debussy n'était pas aussi indépendant de Wagner qu'elle-même devait le croire dans quelques années, parce qu'on se sert tout de même des armes conquises pour achever de s'affranchir de celui qu'on a momentanément vaincu, il cherchait cependant, après la satiété qu'on commençait à avoir des oeuvres trop complètes, où tout est exprimé, à contenter un besoin contraire.."

Ce que dit Mme. de Cambremer est très juste. Vincent d'Indy, dans son étude sur Richard Wagner, démontre par l'analyse que *Pelléas* est tout aussi bien "le point de clôture de la période Wagnérienne que le point de départ de la période suivante". Seulement Vincent d'Indy explique ce jugement et le motive fortement. Mme. de Cambremer n'apercevra que beaucoup plus tard ce que le musicien a vu du premier coup. Et c'est cette promptitude et cette solidité du jugement qui font la valeur de la critique. C'est elles qui ont permis à certains de défendre Debussy parce qu'ils discernaient ce qui le rattachait au génie de la race, en des oeuvres où la plupart des contemporains n'apercevaient qu'efforts de destruction.

RENÉ DUMESNIL



**VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS**



AIR FRANCE



• Alexandrie : 3, rue Fouad Ier -- Tél. 21257

Direction régionale et Aéroport -- Midan Soliman Pacha Tél. 79914-15

Agences : Le Caire Imm. Sheppard's Tél. 45670

EN TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONNUE

L'ANGLO-BELGIAN Co. of EGYPT Ltd.

SE CHAGRERA DE LA MISE EN VALEUR
ET DE LA
REALISATION DE VOS PROPRIÉTÉS
URBAINES

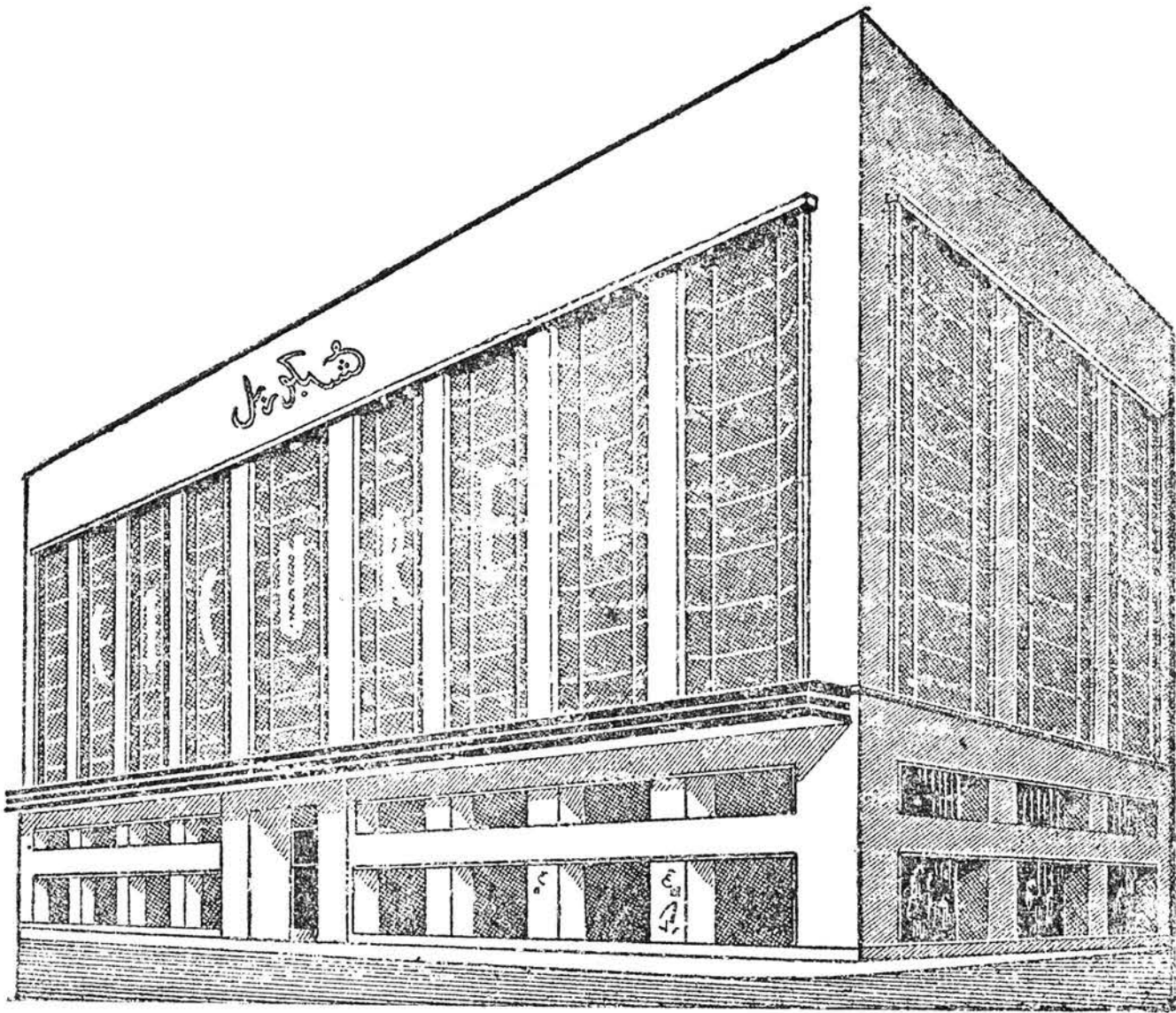
26a, RUE CHÉRIF PACHA LE-CAIRE
TEL. 53553 - 58152

Il n'y a rien à louer à

L'IMMOBILIA

mais un jour vous
en aurez besoin.

Souvenez-vous en.



Grands Magasins

Cicurel

S. A. E.

Les magasins les plus élégants d'Egypte

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Siège Social : Paris — 14, Rue Bergère

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE

LE CAIRE

PORT-SAID

R. C. 255

R. C. 360

R.C. Canal II



TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Ouvertures de Crédits Documentaires

Location de Compartiments de Coffres-Forts



Agences en : FRANCE — GRANDE-BRETAGNE
BELGIQUE — INDE — AUSTRALIE — MA-
DAGASCAR — TUNISIE.

Filiale à NEW-YORK : THE FRENCH-AMERI-
CAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau
Street

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

Capital Souscrit	L.Eg. 1.000.000.—
Capital Versé	500.000.—
Réserves au 1^{er} Juillet 1949	240.000.—



LE CAIRE - HELIOPOLIS - ALEXANDRIE



**BONS DE CAISSE AU PORTEUR
SERVICE DE CAISSE D'EPARGNE
COFFRETS EN LOCATION**



**Correspondants dans les principales
Villes du Monde**



**TRAITE TOUTES
OPÉRATIONS DE BANQUE**



R.C.C. 39

R.C.A. 692

BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, RUE MOHAMED BEY FARID (ex EMAD EL DINE)

Téléphone No. 78295 et 78090

Succursale à Alexandrie :

9, Rue Talaat Harb Pacha



**AGENCES DANS TOUTES LES VILLES
IMPORTANTES ET PROVINCES D'ÉGYPTE.
CORRESPONDANTS
DANS LE MONDE ENTIER.**



**Toute Opération de Banque
Location de Coffres Forts
Caisse d'Épargne**

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

Comité de Rédaction

LÉON-GABRIEL GROS, *Rédacteur en chef*

JOE TORTEL, TOURSKY, A. BLANC-DUFOUR, PIERRE GUERRE

Secrétaire de rédaction : JEAN LARTIGUE

Correspondants

JOE BOUSQUET (Carcassonne), E. DERMENGHEM (Alger)

FÉLIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

ADMINISTRATION - RÉDACTION

10, Cours du Vieux-Port, MARSEILLE

Tél. : DR. 53-62

C.C.P. Marseille 137-45

Les **CAHIERS DU SUD** sont représentés

en Égypte par la **REVUE DU CAIRE**

On s'abonne sans formalités auprès de

LA REVUE DU CAIRE, 3, Rue Nemr, Le Caire

UN AN (Six Numéros) P.T. 120.—

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

PIERRE JOUGUET

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE
UNE RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

ÉTIENNE DRIOTON

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

GASTON WIET

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

BERNARD DES ESSARDS

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

ALEXANDRE PAPADOPOULO

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

Capitaine BOUCHARD

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH
(décembre 1799)

VLADIMIR VIKENTIEV

LE CHOC (*roman*)

Volumes in-16°

TAHA HUSSEIN

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

TEWFIK EL HAKIM

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

GEORGES DUMANI

LA PAIX DU SOIR (*roman*)

LE DISQUE DES JOURS

VUES SUR LA GUERRE

LE TEMPS DE SOUFFRIR

GOHA ET SON ÂNE

MAHMOUD TEYMOUR

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

CAPITAINE G...

UN TÉMOIGNAGE

GASTON BERTHEY

UNE VIE A TATONS (*roman*)

La Revue du Caire

LA PLUS IMPORTANTE REVUE

DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ORIENT



*au service des Échanges Culturels entre l'Orient
et l'Occident*



NOTRE PROGRAMME :

* FAIRE CONNAITRE AU PUBLIC INTERNATIONAL LES PRINCIPALES OEUVRES CONTEMPORAINES OU CLASSIQUES DE LANGUE ARABE.

* *Tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient.*

* PUBLIER TOUTES LES CONTRIBUTIONS IMPORTANTES A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA CIVILISATION ORIENTALES, QU'ELLES SOIENT DUES A DES SPÉCIALISTES D'EUROPE OU D'ÉGYPTE ET D'ORIENT.

* *Permettre aux écrivains d'Égypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.*

* TENIR LES MILIEUX CULTIVÉS D'ÉGYPTE ET D'ORIENT AU COURANT DES TENDANCES INTELLECTUELLES ET DES PRINCIPALES RÉALISATIONS ARTISTIQUES D'OCCIDENT.

LA
REVUE DU CAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, RUE NEMR, LE CAIRE

Tél. 41586

LE NUMÉRO : 18 PIASTRES.

Abonnement pour l'Égypte : UN AN..... P.T. 150.—
pour l'Étranger : UN AN P.T. 175.—

La **REVUE DU CAIRE** est représentée en France
par les Editions des **CAHIERS DU SUD**
28, Rue du Four, PARIS (VIe)

PRIX DU NUMÉRO 180.— frs.

ABONNEMENT, UN AN 1600.— frs.

On s'abonne sans formalités auprès des Éditions des
CAHIERS DU SUD, 28, rue du Four, PARIS (VIe)
C.C.P. 101. 819 à Paris

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts
tous les jours de 10 h. à 12 heures.